

RÉSULTATS DE NOTRE CONCOURS : LA FEMME IDÉALE

# L'ÉCRAN français

N° 160 - 20 Juillet 1948

LE MOINS CHER  
DE TOUS 12F LES HERBOS  
DE CINÉMA

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ★ DÉFEND LE CINÉMA FRANÇAIS



MACARIO, LE FERNANDEL ITALIEN (Voir l'article page 10)

# DECOUVERTE du CINÉMA

## A LA F.F.C.C. : UNE ASSEMBLÉE QUI FUT VRAIMENT GÉNÉRALE

**D**EUX longues journées de travail, près de cent délégués de C. C. venus des quatre coins de France, de nombreux personnalités présentes : Mme Eve Francis, MM. Fourré-Cormeray, Basdevant (représentant du ministère de l'Education nationale), Arends (directeur des Mouvements de Jeunesse et d'Education Populaire de l'Académie de Paris) ; Huyman, conseiller d'Etat et président de la Commission de Censures ; Kamenka, représentant des Producteurs ; Moussinac, directeur de l'I.D.H.E.C. ; Rouquier, Hayer, des envoyés de la presse, de la radio, de la télévision... l'assemblée générale de la Fédération Française des C. C. s'est tenue les 10 et le 11 juillet 1948, à la Maison de la Presse Française.

La physionomie générale de cette assemblée ? Un auditoire attentif, souvent passionné, dont les interventions sont fréquentes. Autour de moi, on prend des notes, on commente les rapports faits par les membres du bureau. Atmosphère de sympathie, et sympathique : le matin du premier jour, ces gens, qui ne se sont jamais vus, frayaient peu entre eux. A la fin du second jour, et la cordiale amitié du cocktail aidant, des amitiés se noueront...

Tant de problèmes furent examinés au cours de ces deux journées, tant de projets formés, de vœux émis, de nouvelles réalisations annoncées, que nous devons nous contenter de les résumer ici, en nous bornant à l'essentiel.

### Bilan d'activité

L'an passé, la F. F. C. C. groupait cent trente Clubs. Cette année, elle en compte cent quatre vingt-cinq : cinquante-cinq nouveaux C. C. ont donc été fondés dans l'espace d'une seule année.

Pourtant, cent cinquante seulement de ces Clubs fonctionnent actuellement. Les autres ont dû cesser toute activité, faute de salle ou donner leurs séances. Carente regrettably, qui ne doit pourtant pas décourager les Clubs, ajoute le rapporteur : il leur faut tenter de continuer à fonctionner en 16 mm. en espacant, si besoin est, les séances.

### Cinémathèque française

Les délégués, unanimes, expriment leurs regrets de voir M. Langlois, directeur de la Cinémathèque française, veiller sur ses films avec le soin jaloux d'un collectionneur et montrer ainsi peu d'emprise sur les communiqués aux C. C.

### Documentation

Un important travail a été effectué cette année pour l'établissement de fiches de documentation. Cinquante fiches, établies sur les principes définis lors de l'assemblée générale de l'année dernière, ont ainsi été réalisées. Cette nouvelle a été bien accueillie par les délégués qui considèrent les fiches de documentation comme un instrument de travail indispensable à l'animateur de Club. Ajoutons qu'elles sont également utilisées par les C. C. suisses et belges, qui en avaient fait la demande à la Fédération Française.

### Manifestations

**SEANCES INTER-CLUBS** : la Fédération a pu présenter cette année, et faire connaître aux membres des Clubs, des œuvres d'auteurs inconnus du public français : *Dite Manneskebarb*, de Björne Henning Jansen ; *Chasse Tra-*

### LES CINÉ-CLUBS

à travers

la région parisienne

MARDI 20 JUILLET  
C. C. 46 (Delta) : La loi du Nord. —

Pension Mimosa. —

C. C. D'ARGENTEUIL (Majestic) : Tabou. — Nanouk.

MARDI 27 JUILLET  
C. C. 46 (Delta) : Sept ans de malheur. — Sept années de poisse.

gique, de Giuseppe de Santis, et *Les Assassins* sont parmi nous, de Wolfgang Staudt.

**SEANCES D'INITIATION CINÉMATOGRAPHIQUE** : Celles-ci sont organisées avec le concours d'une équipe tournée dans une ville ou près d'une ville dotée d'un C. C. Techniciens et acteurs se mettent à la disposition du Club pour reconstruire une scène de tournage. Cette formule, qui avait obtenu un vif succès l'an dernier à Tournon, Châtres et Valence, a été réalisée cette année à Alès, avec Jean Gehret, à propos de *Tabou*, et à Lens, avec Louis Daquin, à propos de *Le Point du Jour*.

**EXPOSITION** : Montée à Cannes, l'exposition organisée par la F. F. C. sur ce thème : *Cinquante ans de cinéma français*, y a obtenu un grand succès de public, succès qu'elle a rencontré dans toutes les villes où elle a passé par la suite.

**PARTICIPATION AU FESTIVAL DE CANNES** : En dehors de cette exposition, la Fédération devait brillamment participer au dernier Festival de Cannes par deux séances de ciné-club et par la projection, hors festival, du film mexicain *La Perla*, d'Emilio Fernández. Dés aujourd'hui, la Fédération a la garantie d'être très largement représentée au Festival de l'an prochain.

**Délégations régionales** : Afin de simplifier le travail toujours délicat de la programmation, la F. F. C. a commencé d'établir, dans les villes-clés des grandes régions cinématographiques, des délégations régionales. Celles-ci sont destinées à permettre aux Clubs de louer sur place certains films distribués par des agences locales. D'où économie de temps... et d'argent, des frais de transport onéreux étant ainsi supprimés. Actuellement déjà, des délégations fonctionnent à Lille, Bordeaux et Marseille.

**Stage** : Le prochain stage réservé aux animateurs de C. C. de la Fédération se tiendra à Paris, du 12 au 25 septembre. Il sera axé cette fois sur les présentations et les discussions. Chaque après-midi sera consacré à la projection d'un film que les stagiaires devront ensuite présenter. Ce sont eux également qui dirigeront les débats. Une des séances sera en outre consacrée à la discussion sur la situation actuelle du cinéma français et les conditions de création artistique : toutes les branches de la profession seront représentées à ce débat.

### F. I. C. C.

Créée l'an dernier lors du Festival de Cannes, la *Fédération Internationale des C. C.* a pour buts, outre l'indispensable coordination des efforts des divers pays :

1° L'étude des rapports avec la Commission Nationale et la F. I. A. F. ;  
2° Les échanges internationaux de films et de documents ;  
3° L'aide à la renaissance du film expérimental.

**LA F. I. C. C.** groupe aujourd'hui les représentants de l'Angleterre, la Pologne, l'Italie, la Suisse, la Belgique, la Hollande, la Hongrie, l'Argentine, le Portugal, l'Egypte, l'Irlande, l'Autriche, l'Espagne, l'Uruguay, la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie, la Palestine, la Danemark. Elle a décidé de fixer son siège à Paris et d'en confier le secrétariat exécutif à la F. F. C. C.

Certains des buts ci-dessus définis sont à ce jour réalisés. Des négociations sont par ailleurs en cours actuellement, aux fins de modification de la définition de « non commercial » telle qu'elle avait été établie par la F. I. A. F. Cette modification permettrait aux C. C. de bénéficier des échanges internationaux des Cinémathèques.

### Comité de coordination avec les pouvoirs publics et la profession

Le développement pris par la F. F. C. C. est devenu tel qu'il lui a paru né-

cessaire de créer un Comité chargé d'étudier les problèmes posés par ce développement et ses rapports avec les pouvoirs publics et la profession. De nombreuses personnalités du monde cinématographique ont d'ores et déjà accepté de faire partie de ce Comité. Nous en publierons ultérieurement la liste définitive.

### Programmation

De nombreux films enrichissent la saison prochaine les programmes de la Fédération. Ceux-ci atteindront le chiffre de cent cinquante et comporteront (en dehors des films actuellement en circulation dans les Clubs) des films classiques, des films inédits, surréalistes, d'avant-garde et aussi des œuvres récentes ne pouvant avoir une exploitation commerciale normale.

### Statut légal

Les délégués demandent que soit réglée la question des taxes qui oppose quelquefois les C. C. et les Contributions indirectes.

M. Basdevant, représentant M. le ministre de l'Education nationale, indique que son ministère a été saisi de la question et fait actuellement le nécessaire pour que satisfaction immédiate soit donnée aux C. C.

M. Fourré-Cormeray intervient à son tour et annonce qu'il se propose de discuter le statut des C. C. (ceux-ci ayant une tradition et un fonctionnement qui donnent toutes garanties aux pouvoirs publics et à la profession) du statut général du cinéma non commercial.

### Bilan financier

La lecture donne entière satisfaction aux délégués et la Commission chargée de l'étude de l'administration de la F. F. C. C. a fait confiance à son personnel et rend hommage à celui-ci qui, bien que trop peu nombreux, fait preuve d'un dévouement inlassable au mouvement des C. C.

### Commissions

Les délégués décident à l'unanimité la création de deux Commissions :

**LA COMMISSION DES CONFLITS**, dont la naissance trouve sa justification dans le souci de garantir les pouvoirs publics et la profession contre les éventuelles infractions envers les règles de non commercialité.

**LA COMMISSION DU CINÉAMAUTEUR** : de nombreux Clubs d'amateurs sont créés au sein de divers C. C., une Commission est fondée afin d'étudier les problèmes de ces activités et d'établir une liaison avec la Fédération du Cinéma Amateur.

### Le journal « Ciné-Club »

**VEUX EXPRIMES** : Pour suivre la formule actuelle : rédaction du numéro centrée autour d'un réalisateur ou d'une œuvre ; donner une plus large place à la vie des C. C. ; actualiser davantage *Ciné-Club*, en y intégrant une étude sur les films importants du mois ou sur les problèmes du cinéma.

### Le Bureau

Puis l'on procède à l'élection des membres du Bureau de la F. F. C. C., dont voici la composition pour l'année qui vient : Président : Jean PAINLEVÉ ; Vice-président : Jean MICHEL (C. C. de Valence) ; Secrétaire général : Georges SADOU ; Secrétaire : Raymond BARDONNET (Club Français) et Claude SOUEF (C. C. Universitaire) ; Membres : VERDIER (C. C. de Tours) et STRAWINSKY (C. C. de Poitiers).

Est désigné en outre pour occuper le poste de commissaire aux comptes : M. THUILIER, chef du Service du contrôle comptable près la présidence du Conseil.

### Conclusion

La conclusion de cette assemblée générale ? Elle nous fut donnée par la chaude animation qui régnait au moment où le cocktail du dimanche après-midi réunit tous les délégués autour d'un très rafraîchissant buffet. Et si même nous n'avions rien su des magnifiques résultats obtenus par la F. F. C. C. en quatre années d'incessante activité si nous n'avions rien su de l'esprit constructif qui l'anime, nous aurions appris en écoutant tous ces animateurs de Clubs, reprenant et examinant du nouveau entre eux les problèmes qui avaient été agités durant ces deux journées, nous ayons appris qu'un même idéal les mène, une même foi et, il n'est pas superflu de le dire en cette époque de sordides préoccupations, un même désintéressement.

### José ZENDEL

Nous publierons, *LA SEMAINE PROCHAINE*, l'importante allocution prononcée par M. FOURRE-CORMERAY à l'occasion de l'assemblée générale de la F. F. C. C.

8076

*Celui qu'on retrouve comme un ami*

# EDWARD G. ROBINSON

par  
**JEAN QUEVAL**



pas mauvais de souligner leur rencontre. On est habitué à la voir si souvent, il est tellement intégré à notre univers, qu'on ne pense bientôt plus qu'à sa silhouette massive, à son autorité naturelle, à son omniprésence. On oublie de la sorte qu'il est aussi l'un des meilleurs acteurs de composition d'Hollywood.

Premier film, *Key Largo* — d'après une pièce de Maxwell Anderson, scénario et mise en scène de John Huston. *One of our finest young men*, soit, traduction libre, l'un de nos jeunes talents les plus prometteurs : il y joue un rôle de gangster, qui est la rigoureuse incarnation du mal. Second film : *All my sons*. Là, il incarne un industriel coupable de négligence, dont la négligence coûte la vie à plusieurs aviateurs, dont le propre fils meurt en avion, et qui est ensuite la proie du remords : c'est un personnage victime de la corruption morale de l'époque.

Troisième film : *Night has a thousand eyes* ; cette fois, l'argument touche au mysticisme ; Edward Robinson est imparti du pouvoir de prévision, il se coupe de la société, il s'ensuit mille épisodes imprévus et tragiques.

L'homme qui incarne le mal, l'homme qui porte les péchés de l'époque, l'homme qui lit dans l'avenir. Il ne porte pas d'appréciation sur trois sujets dont je ne sais rien — que ce que m'en dit Edward G. Robinson. Mais je crois qu'il a assez larges épaules, et une assez sûre intelligence de son métier, pour incarner efficacement ces trois personnages si lourdement chargés de métaphysique, et pour, s'il y a lieu, sauver les trois sujets du ridicule absolu.

Qu'il y ait une crise à Hollywood, c'est ce qu'il ne cherche pas à nier, ajoutant qu'en a peut-être exagéré la portée.

— Nous sommes, dit-il, dans une période de rajustement. Les films coûtent plus cher, certains marchés étrangers se ferment, la télévision est une menace pour l'avenir. La situation est sérieuse.

J'essaie de faire plus longuement parler de la télévision. Il affirme qu'il n'est pas assez informé, il se garde d'un jugement définitif, mais qu'on soit à la veille de grands changements, c'est ce qu'il ne met pas en doute :

— On ne peut pas arrêter l'évolution.

— Avec son somptueux optimisme américain, il ajoute aussitôt, avec un clin d'œil sinistre :

— Nous gagnerons notre vie autrement. Qu'est-ce que ça peut faire ?

Et il ajoute encore :

Cela ne peut gêner que les intérêts financiers qui sont dans la place (*vested interests*).

Il aime bien les films français — enfin, ceux qu'il a vus, et il ne me paraît pas en avoir beaucoup vu récemment. Mais c'est d'ailleurs que vient, pour Hollywood, une menace supplémentaire :

— Les Britanniques ont fait beaucoup de bons films, avec un succès de plus en plus marqué sur le marché américain.

— Qu'est-ce que ça peut faire, que les films anglais ou français soient bons ? Au contraire, meilleurs devront être les nôtres.

— Espérons-le, cher Edward G. Robinson, espérons-le...

I. a tourné trois films coup sur coup ; il ne sait quel sera le prochain, il s'en soucie, pour le présent, fort peu.

Trois films, trois personnages fort différents. Il n'est



# LE CINEMA mène-t-il les enfants

DANS la salle du tribunal pour enfants et adolescents, on vient de faire entrer un jeune inculpé. On ne lui donnerait pas plus de seize ans. Il cherche à cacher son angoisse sous un regard de « dur ». Son visage nous rappelle ces visages de gosses en rupture de droit chemin que nous avons vu à l'écran dans *Le Chemin de la Vie*, *Anges aux figures sales* ou *Scènes*. Pourquoi comparaît-il devant la justice ?

Avec deux copains qui traînaient comme lui à Barbès à l'heure où l'on est à l'atelier, il a eu l'idée d'un mauvais coup. Un débit de vins dont la patronne est une sexagénaire. Il s'est procuré un revolver. Oh ! juste pour la frime, histoire de faire peur avant de prendre la caisse. Mais le scénario ne s'est pas passé comme prévu. La sexagénaire a crié. Alors, il a perdu les rênes. Et puis, c'est si facile d'appuyer sur une gâchette. Il a tiré. Et maintenant, il est là, en face du juge qui le regarde et lui demande : « Pourquoi est-ce que tu as fait ça ?

Une phrase toute simple monte à ses lèvres. Il y a quelque chose de candide dans sa façon de la prononcer : « J'ai pensé à le faire parce que je l'ai vu au cinéma... »

Cette phrase, ce n'est pas nous qui l'inventons. On la lit souvent dans les comptes rendus d'audience des journaux. Les magistrats et les avocats qui ont à condamner ou à défendre les délinquants mineurs affirment que les jeunes inculpés la disent dans les trois quarts des cas. Il y a quelques mois, lors de la triste affaire de la rue de la Charbonnière, l'exemple d'un film de gangsters a été invoqué comme s'il s'agissait d'une pièce à conviction. Une des jeunes filles de bonne famille s'expliquant sur la mise en scène du vol de bijouterie qui a été le clou de la plus récente affaire Bluette aurait déclaré, elle aussi : « J'avais l'impression d'un récit de film de gangsters. »

Un autre exemple, dont le lamentable héros est cette fois un écolier qui n'a pas dépassé l'âge où l'on joue aux billes. Un fait divers que la presse a rapporté. Seul à la maison avec un camarade, il prend le pistolet paternel dans un tiroir. Il le braque. Le coup part et son copain tombe. Bien sûr, il n'avait pas voulu le faire exprès. Interrogé, l'écolier criminel a avoué avec une parfaite ingénierie : « C'est d'avoir vu le geste dans les films qui m'a donné envie de l'imiter. » Mais, selon ses accusateurs, le cinéma

tale, les cinéastes des autres pays font presque figure d'enfants de cheur auprès des spécialistes hollywoodiens. A une influence déplorable sur le plan moral, ces images d'un caractère généralement morbide ajouteraient des éléments de trouble sur le plan psycho-nervieux. Peut-être un délit de mineur n'est donc commis sans que le cinéma ne soit mis sur la sellette en compagnie de la presse pour enfants !

**Le Président de la République intervient...**

Le premier magistrat de la République veille attentivement à la santé morale des futurs citoyens et citoyennes de la nation. Justement inquiet de cette redoutable progression de la criminalité juvénile, il a saisi de la question le Conseil de la magistrature et a mis sévèrement l'accent sur les responsabilités imputables à la presse enfantine et au cinéma. Peut-être cette haute intervention, le Conseil de la magistrature a publié un communiqué qui suffit à justifier amplement notre titre : *L'abandon des films de gangsters ou policiers émaillés de détails techniques sur le maniement du revolver ou la préparation de gret-apens aboutit à l'institution d'une véritable école du meurtre par l'image qui provoque chez les jeunes gens et surtout chez les enfants des traumatismes psychologiques dont les traces se retrouvent dans les dossiers de nombreux criminels.*

**Humphrey Bogart et Rita Hayworth devant les parlementaires**

Cette accusation formulée sans ambiguïté cristallise, il faut le reconnaître, une émotion réelle qui se faisait jour dans l'opinion. Cette dernière était alertée depuis longtemps par des articles s'insurgent contre la nocivité des images imprémises confectionnées à l'intention de la jeunesse ou des images animées qu'elle est admise à voir. Le parti communiste avait déposé sur le bureau de l'Assemblée nationale une proposition de loi visant le contenu de la presse pour enfants. L'abécédaire était mûr. Il a percé le 26 février dernier, au Conseil de la République, en un débat aussi long que passionné qui s'est déroulé en présence de M. le garde des Sceaux. De l'extrême droite à l'extrême gauche, l'unité se réa-



(Photo Serge LAKS.)

## EN PRISON ?

ruraux. Portant sur l'année 1942, la statistique décèle 93,4 % de délits à la ville et 5,60 % seulement à la campagne. Sans admettre les simplifications hâtives, rappelons que les salles de projection sont infiniment plus répandues dans les cités que dans les villages.

### Un document aterrant

Mme Suzanne Girault, conseillère communiste, qui a insisté avec beaucoup d'énergie sur le parallélisme à établir entre les accords Blum-Byrnes et la prolétérification sur nos écrans des films pédagogiques dans la criminologie, la perversion mentale ou de nature à exacerber l'appétit sexuel, a donné lecture d'une rédaction d'écolier symptomatique des déviations morales attribuées au cinéma.

*Il m'arrive parfois de me laisser aller au fil de ma réverie. Alors, j'ai des idées irréalisables. Je me vois un grand gangster, un revolver dans chaque poche de mon imperméable; je suis un chef de bande redoutable et ma bande est plus redoutable encore, traqué par la police, mais jamais pris. Ma tête est mise à prix pour une somme fabuleuse par toutes les nations. J'ai déjà pillé les principales banques mondiales. Un jour que je n'avais plus d'argent pour payer mes hommes, je décide de piller une grande banque de New-York. Je combine un plan et je l'ordonne. Par petits groupes, nous nous dirigeons vers la banque et, une fois que nous sommes tous là, soixante-dix avec les guetteurs dans les parages, je donne le signal. Chaque bandit tue un employé et nous forçons toutes les portes. Nous nous emparons du butin et nous l'emportons avec les véhicules administratifs. Ceci n'est rien. J'ai pillé des chargements d'or, fabriqué de la fausse monnaie et fait de grands voyages. Je suis la terreur du monde. Mais l'interromps ma réverie, car je pense que tous les bandits finissent par la mort à haute voltage.*

L'auteur de ce texte intitulé *Le rêve d'un gangster*, à quinze ans, la maitresse de Scarface et de Humphrey Bogart se profile évidemment derrière chaque ligne. Le scénario comporte même, comme ceux de Hollywood, la concession fi-

## Une enquête de RAYMOND BARKAN

ne serait pas seulement un fauteur d'assassinats, de vols, d'homicides par imprudence, il conduirait également la jeunesse à la dépravation sexuelle. On nous a garanti exact le cas d'un gamin de seize ans qui, au sortir d'un spectacle particulièrement traîu d'érotisme, se serait approché d'une passante pour lui prouver que la virilité n'attend pas le nombre des années.

### Le cinéma, bouc émissaire de la délinquance juvénile

Ce n'est point d'aujourd'hui que le cinéma est présumé par des gens fort sérieux contribuer à la délinquance juvénile. Mais les statistiques exprimant depuis la guerre une progression dramatique de ce fléau social ont concentré l'attention sur ce problème. En effet, tandis qu'en 1936 le nombre des mineurs jugés par les tribunaux spécialisés était de 10.870, ce chiffre s'est élevé à 23.384 en 1945 et à 30.000 en 1946 ! Il est d'autre part incontestable que depuis quelques années, la criminologie et l'amoralité s'étaisent à l'écran sous des formes toujours plus raffinées. Il n'est à citer *Assurance sur la Mort*, *Les Tueurs*, *Tueurs à gages*, *Hautice*, *Angoisse*, *Deux Mains*, *Nuit*, *Gilda*, *La Maison du Docteur Edwards*, *Le Fauteuil malais*, *Le Grand Sommeil*, *Le Dahlia bleu*, *La Seconde Madame Carroll*, *Les Passagers de la Nuit*, etc. Si nous ne mentionnons que des productions américaines, c'est qu'en matière de criminalité pathologique, de sadisme sexuel et de délinquance men-

### La semaine prochaine :

UNE INITIATIVE DE  
“L'ECRAN français”

LE GRAND PRIX DU  
SCENARIO POUR ENFANTS

# ADIEU à Marguerite MORENO

PARLER au passé de Marguerite Moreno, c'est pour tous ceux qui furent ses amis fidèles et qu'elle honorait de sa confiance et de son affection, une épreuve presque insoutenable. Car entre tant d'autres elle avait le don de la vie. Sa voix, son regard, avaient une présence extraordinaire ! Qu'elle parlait sans vous regarder, qu'elle vous regardait sans parler, rien ne semblait manquer à cette présence, à cette vie si constante !

« Etre là », c'est la première vertu du comédien. Au cinéma, par un étrange paradoxe, il faut « être là » beaucoup plus encore qu'au théâtre, justement sans doute parce qu'il n'y est pas. Ce pouvoir qu'elle avait de ne jamais rester dans la coulisse la servit puissamment à l'écran.

Sa carrière théâtrale fut longue et glorieuse puisque c'est en 1890 — elle avait 19 ans — qu'elle remporta son premier prix de tragédie au Conservatoire et que l'automne de la même année elle fut engagée à la Comédie-Française. C'est dans le rôle de la Reine de *Ruy Blas* qu'elle débuta chez les Français, accueillie, disait-elle souvent, par un trac insurmontable, ce trac dont elle ne put d'ailleurs jamais s'affranchir, même dans les toutes dernières années de sa vie. Sarah Bernhardt avait souvent joué ce rôle de la Reine et les rares entrevues que la tremblante et timide Marguerite Moreno eût avec la plus grande comédienne française avaient laissé dans l'esprit de la petite débutante un souvenir ineffaçable et un grand malaise.

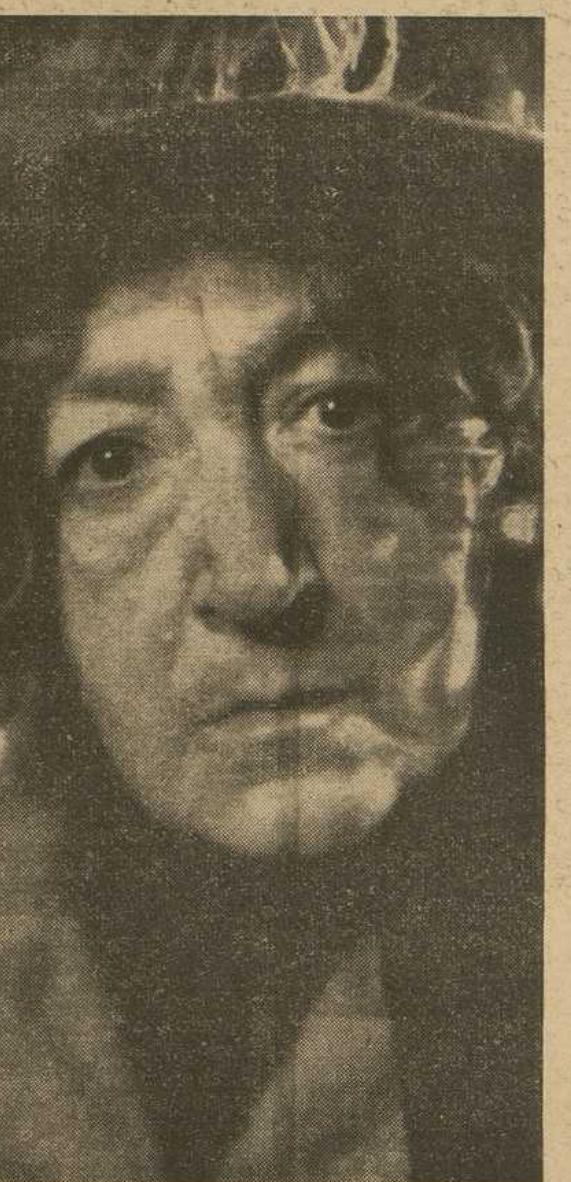
Quelques années avant la guerre, dans une de ses revues, Rip avait écrit, sur ses indications, une scène qui représentait la première entrevue de la royale

dans la compagnie des poètes — des vrais ! A 25 ans, elle était la femme de Marcel Schwob ; elle avait connu Verlaine, Mallarmé, Moreas, avant qu'il évoluât vers le classicisme. On l'avait surnommée la Muse du Symbolisme parce qu'elle fréquentait tous les plus illustres poètes de cette école et qu'elle disait leurs vers. Les milliers d'anecdotes qu'elle avait glanées dans sa vie littéraire et théâtrale faisaient les délices de ses amis. Elle les disait avec une finesse incomparable et quand on les relisait plus tard dans un journal, ces échos privés de la voix étonnante de Moreno, perdaient le plus clair de leur saveur !

Mais elle ne racontait pas que des histoires ! Son intelligence et sa culture étaient profondes. Que de souvenirs délicieux s'attachent à cet appartement du boulevard Montparnasse où, avec son cousin Pierre Moreno, ses amis dinaienaien si fréquemment ! Un soir, on était



A ses débuts à la Comédie Française.



par Roger RÉGENT

Sarah et d'une toute jeune fille qui voulait faire du théâtre, qui en faisait déjà, et qui s'appelait Marguerite Moreno... Les mots qui étaient dits étaient à peu près ceux qui avaient été dits 50 ans plus tôt. Mais sur la scène du Théâtre Michel, où était représenté le sketch de Rip, c'était Marguerite Moreno qui jouait le rôle de Sarah Bernhardt, tandis qu'une petite artiste inconsciente jouait devant elle le rôle de Marguerite Moreno à vingt ans !...

Au cours de ses soixante ans de théâtre, Moreno a parié dans la tragédie, la comédie, la revue, le tour de poésie... Au cinéma elle a joué des drames, des comédies, des rôles de composition. Si son dernier triomphe théâtral fut son extraordinaire création dans *La Folle de Chaillot*, son dernier rôle marquant à l'écran fut celui de saint Pierre féminin qui, dans *Les Jeux sont faits*, accueille dans l'au-delà les morts de la terre... Giraudoux, Sartre... Quel merveilleux couronnement de carrière pour une grande comédienne !

Il n'est point question de citer ici, bout à bout, trente ou cinquante titres de films où elle a paru ! Mais on peut rappeler parmi ses compositions les plus marquantes, l'étonnante création qu'elle fit dans *La Dame de Pique*, de Pouchkine, que tourna Féodor Ozer, dans le rôle de la tireuse de cartes de *Carmen*, avec Christian Jaque, et encore son admirable composition d'aristocrate irréductible dans *Douce*, de Claude Autant-Lara.

Certes, elle a tourné aussi beaucoup de *Dames aux chapeaux verts* ! Mais quand il fut question, récemment, de porter à l'écran *Gigi*, de sa grande amie Colette, on n'envisagea pas une seconde que le film pourrait être fait sans elle !

De son intelligence, de son esprit, de son cœur généreux, on a beaucoup parlé. On fut pourtant toujours au-dessous de la réalité. Elle passa toute sa jeunesse

assis à table en face de Louis Verneuil ; une autre fois, à côté de Marius Moutet qui allait devenir ministre des Colonies... Marguerite Moreno parlait de tout de l'Amérique du Sud où elle avait passé de longues années, d'aviation... car son cousin Pierre Moreno pilotait lui-même leur petit appareil. Elle n'aimait guère l'aviation. « Mais ça fait plaisir à Pierre d'aller en avion à la Source Bleue !... disait-elle. Je ne veux pas le contrarier, mais moi je trouve ce moyen de transport affreusement ennuyeux... »

J'ai fait des promenades dans ce petit avion au-dessus de Versailles et de Saint-Cyr. Marguerite Moreno regardait mélanoliquement les grands miroirs étais de la pièce d'eau des Suisses ou du bassin de Neptune. Elle me faisait des signes qui semblaient vanter les mérites des trains de marchandises.

Comment admettre qu'un être tel que Marguerite Moreno puisse mourir ? Elle est dans le souvenir et dans le cœur de ses amis, à chaque détour, j'ai sous les yeux tant de ses lettres si fines, si pétillantes, tracées de cette belle écriture large et déliée où l'ironie était parfois si savoureuse !... Au jeune caporal que j'étais en décembre 1939, elle écrivait avec humour : « Je suis sûre que vous avez vaillamment conquis votre grade... Quand viendrez-vous en permission ? Je vous invite à dîner à la popote des acteurs (elle jouait alors une revue aux Nouveautés) c'est, à savoir, chez la concierge où nous prenons en général notre repas du soir... »

Et cette autre, sur ce papier tout bleu du Moulin de la Source Bleue, dans le Lot. La lettre est datée d'un 26 juillet : « Il fait beau et doux, par chez nous. Si vous passez dans les environs, venez donc nous voir ; je vous présenterai nos bêtes, nos champs, et la plus belle source du monde !... »

C'est là, au bord de cette Source Bleue, à Touzac, qu'elle vient de mourir. Elle aimait ce pays et sa maison. Souvent ses amis ironisent en pensant rêver sur ces routes et dans ces forêts qui furent le dernier décor de sa vie.



La Thénardier « des Misérables ».



Dans « Gigi ».



Dans « Carmen ».

PLACE DE LA CONCORDE, A MINUIT

## LE 14 JUILLET A RÉUNI les vedettes et leur public



Un 14 juillet se fête particulièrement dans la nuit du 13 au 14 et cette année n'a pas changé cette tradition. Il y avait, ce soir-là, les Parisiens dans les rues de Paris, les couples de valseurs aux carrefours, les fausses notes, les monuments illuminés, les jets d'eau annuels et les faisceaux des projecteurs suspendus dans le ciel, immobiles.

Pourtant cette nuit-là, du 13 au 14, n'était pas tout à fait comme les autres. Elle était celle du Cinéma français. Les Comités de défense du Cinéma, du Théâtre, de la Radio et du Music-Hall se sont fait du public de Paris, ce soir-là, un ami qui a entendu leurs appels et les a soutenus de ses vivats. Venant de chaque arrondissement de Paris, des voitures avaient rassemblé sur la place du Châtelet les représentants des Comités de défense du Cinéma. Et sous la conduite de Henri Aisner, un cortège s'est formé, éclairé par des torches, groupant des camions et des voitures où l'on pouvait reconnaître Serge Reggiani, Claire Maffei, Simone Signoret, Yves Allégret, Dalio, Sinoël, Charles Moulins, Jacqueline Pierreux et Pierre Prévert. Ce cortège a rejoint les Grands Boulevards qu'il a suivis jusqu'à l'Opéra, où Georges Rouquier soi-même en chemise à carreaux, blouson américain et cheveux au niveau des sourcils, dirigeait les éclairages. A la Concorde, le « fond » de l'estraude où se produisaient Jacques Hélian et son orchestre portait cette ligne : « Le cinéma français a le droit de vivre ». Après une apparition très brève sur les tréteaux, les vedettes sont « descendues sur la place et ont dansé le tango ».

Le cinéma français a continué à fêter le 14 juillet le lendemain soir dans les salons et les jardins de l'I.D.H.E.C. On se battait dans la rue de Penthièvre pour accéder à cette enceinte d'où parvenaient les sons agréables d'un jazz où se démenaient les organisateurs Artant-Lara et Jean Lods, où sont apparus, entre autres, Pierre Blanchard, sa fille Dominique, Lia Delamare, Corrette, Louvigny, Jean Delanoy et Michèle Morgan, extraordinaire de beauté dans une robe noire éclairée d'un collier doré et d'une fourrure grise.

14 juillet et cinéma français ont toujours fait bon ménage. Cela continue. Deniaud vous le confirme...

## Pourquoi que c'est pas toujours le 14 juillet ?

par Yves DENIAUD

ILS sont bâches, les gens, le 14 juillet ! Ça doit être parce que c'est vraiment un jour de fête. Le prototype de la fête populaire. On a décidé ce jour-là que tout était à la rigolade, alors on se marre. J'ai tourné dans la nuit du 13 au 14, justement dans un bal de quartier ; il fallait une vraie ambiance. Le 14 au soir, j'ai été à l'Hôtel de Ville, en plein air, pour raconter une salade aux gens qui étaient là. Eh bien, je vous garantis qu'ils étaient plusieurs ! Celui qui aurait pu les compter ca aurait été un drôle d'Inaudi. Ça fait d'ailleurs un curieux effet de voir toutes ces têtes les unes contre les autres qui remplissent toute la place de l'Hôtel-de-Ville. Mince de parterre ; au premier rang : une rangée de flics qui ne sont pas les derniers à se marre, ça fait quand même plaisir de faire rigoler les flics (on pense : pourvu qu'ils s'en rappellent). Et quand il y a un truc bien marquant au cours de votre histoire, toutes ces têtes qui, dans la nuit, forment autant de points blancs et qui se mettent à se marre, ça fait un peu de petard, c'est moi qui vous le dis, et puis à la fin quand ils applaudissent, et puis qu'ils vous crient leur contentement, ah ! alors, ça, c'est bien simple, ça me fout la trouille, c'est surtout là que j'ai le frac.

Et puis après ce coup-là j'ai été

chopé pour aller encore dégoiser dans un petit bal de quartier. Alors là, ils sont moins nombreux mais aussi chauds. Ils savent que vous allez venir, alors ils vous attendent ; faut d'abord arriver jusqu'à l'estraude, heureusement pour ça y a des copains qui vous aident, et puis quand vous êtes sur le tréteau, alors là, ils en veulent et puis ils sont heureux de vous écouter et puis « la claque » ça marche, il n'y a besoin de personne pour déclencher les applaudissements, je vous le garantis. Mais ou il faut faire attention, c'est quand vous redescendez, parce que là, si on les écoute, ils veulent tous vous payer le coup. Remarquez que moi je serais bien d'accord, seulement ça serait vraiment trop facile d'être rond, alors on est obligé de refuser, seulement ils le comprennent et ne vous en veulent pas quand même.

Vraiment, je vous le dis, ce jour-là, ils sont vraiment chouettes les gens.

Pourquoi que c'est pas toujours le 14 juillet ?

*Y. Deniaud*

L'orchestre de Jack Hélian donnait le ton... ★ Jacqueline Pierreux menait la caravane. ★ Sinoël, toujours jeune, ne manquait pas une samba... ★ Et Reggiani et Simone Signoret dansaient avec leurs admirateurs. (Photos AGIP et GLOBE)

## SUR LA CÔTE BRETONNE, GRÉMILLON TENTE LA PLUS GRANDE AVENTURE DE SA CARRIÈRE

par Robert PILATI

**S**i Anouïlh n'était pas tombé malade, nous aurions peut-être perdu un des plus attachants de nos metteurs en scène.

Gravement atteint par l'échec de son « Printemps de la Liberté », auquel il travaillait depuis trois ans et qui devait être son chef-d'œuvre, Jean Grémillon songeait à abandonner le cinéma. Après vingt ans de continuels déboires avec les producteurs, d'échecs financiers, de projets à tout jamais compromis, l'auteur de quatre ou cinq des films les plus remarquables du cinéma français était pres d'en avoir assez. « Le Ciel est à vous », qui remonte à 1943, risquait bien d'être le dernier film (avec ce long métrage documentaire « Le Six Juin à l'aube ») de Grémillon.

Par hasard, le dieu du cinéma qui est bizarre et ingrat mais passionnant en a voulu autrement. Quand Anouïlh fut tombé malade, il se fut trouver à Grémillon et l'a mis au pied du mur : « Sans vous, mon film est fichu. Vous êtes le seul réalisateur à qui je puisse faire confiance ». Et Grémillon a accepté.

### Une aventure dangereuse

**C**é qu'il a accepté, c'est la plus grande aventure de sa carrière. Il le sait. Mais il a confiance.

Il y a des cinéastes qui font des films parce que c'est leur métier. Ils vont au studio comme un comptable va chaque jour à son bureau. Calmement. Le cœur ne leur bat jamais quand ils règlent une scène particulièrement délicate, les larmes ne leur viennent pas aux yeux en voyant une mauvaise projection. Le cinéma fait seulement partie de leur vie.

Pour Grémillon, le premier tour de manivelle le met en transes. A Erquy, il a loué une maison où il se retire dès qu'il a terminé son travail. Il refuse de se mêler au monde pendant deux mois. Il lui faut penser son film, uniquement son film.

### Anouïlh + Grémillon

**E**t « Pattes blanches » plus que tout autre. Pas seulement parce qu'il est le premier film dramatique qu'il tourne depuis cinq ans. Mais surtout parce que « Pattes blanches » marque une étape dans sa carrière : c'est le premier film dont il n'a pas écrit lui-même le scénario. Grémillon est en effet l'un des rares réalisateurs qui ont le privilège d'être l'auteur unique de leur film.

Cette fois, pourtant, il a voulu essayer de faire le film d'un autre. C'est, dit-il, un exercice. Un exercice passionnant, mais dangereux. D'autant plus dangereux qu'Anouïlh et Grémillon sont les deux tempéraments les plus opposés qu'on puisse imaginer. Voilà où l'aventure se corse.

L'univers d'Anouïlh, petit homme à lunettes, malade et malade, qui vit retiré du monde, est une pure conception de l'esprit, unique, fermée, schématique, géométrique, et désespérément noire. Sa vision du monde est *a priori*. Celle de Grémillon, au contraire, est *a posteriori*. Son univers est observé, réel, divers, humain, complexe et sensible, et finalement optimiste. C'est celui d'un homme qui a les épaules larges et les pieds sur terre.



Jean Grémillon indique un jeu de scène à Arlette Thomas.

Anouïlh vu par Grémillon, c'est un peu comme Emile Zola écrivant un roman d'après une tragédie de Corneille. Que naîtra-t-il d'un tel accouplement ? Souris ou montagne ? en tout cas un film d'un grand intérêt.

Le scénario qu'a écrit Anouïlh (son premier scénario original) ressemble à ses pièces. C'est une histoire pleine de ratés, d'irrogos, de parents sorties de haine, de jalouse. « Pattes blanches », c'est tout l'univers d'Anouïlh, un univers désespérément noir, condensé en quelques personnages types. Pour Anouïlh, peu importent le lieu et l'époque. Seuls comptent ses personnages, et ils devaient être les mêmes n'importe où et n'importe quand.

### Un pays de tragédie

**L**e cadre, c'est celui où vit Anouïlh la plus grande partie de l'année. Erquy, sur la côte bretonne. Un village au premier abord charmant et anodin. Une grande rue bordée de maisons saines et d'hôtels joyeux pour les estivants en vacances. Et pourtant, c'est autre chose, c'est bien le pays d'adoption d'Anouïlh. C'est

un pays fait pour la tragédie. Mais on ne le découvre pas immédiatement. Il faut se promener le soir, ou par mauvais temps, sur la crête des falaises qui bordent la mer. Alors, on voit la mer. La mer bretonne qui devient, certains jours, terrible, monstrueuse, menaçante. Noire comme la robe de « La Sauvage », profonde comme le tombeau d'Antigone. Inhumaine, comme Créon. Comme Gosté dans « La Sauvage », hypocrite, toujours tâtre d'avoir une main dans la poche pour en tirer ce qu'il ne sait quelle arme meurtrière. Etendue, immense, infinie comme la tragédie.

Il y a les falaises, à pic sur la mer, battues sans cesse par le vent pousse au crime du large, ces falaises où un accident est si vite arrivé, ces falaises qui donnent envie de se jeter à la mer.

Et là-dessus, la lande, déserte, immense, et noire quand il pleut, si triste à voir. Sur la lande, pas de maison, seulement quelques refuges de pierre, abandonnées, rendez-vous d'amants toujours malheureux qui font l'amour sur le gravier, dans cet éternel reproche de la mer qui gronde. Dominant tout, face à la mer, le phare, seul signe humain, tend vers le ciel gris son index majuscule...

### Des personnages tarés

**C**'EST là que vont vivre les personnages d'Anouïlh, animés par Grémillon.

Le châtelain, un peu fou, qui vit solitaire dans son château isolé. Les enfants du pays lui jetent des pierres quand ils le croisent parce que pèsent sur lui le souvenir de son père qui couchait, de gré ou de force, avec toutes les femmes du pays. On l'appelle « Pattes blanches », à cause de ses guêtres. On le hait, parce qu'on le craint.

Une femme l'aime pourtant. Mais est-ce une femme ? C'est Mimi, la servante de l'auberge « A l'abri des flots ». Elle est laide, elle est bossue, déjà ratatinée comme une vieille; elle n'a pas d'âge. Les clients l'appellent « Beauté », pour se moquer d'elle, méchamment. Et elle vit toute revoquée, avec cet amour impossible pour le châtelain, folle de joie un beau jour parce qu'il lui a souri et donné une belle robe, folle de haine et prête au meurtre parce qu'une femme lui a pris « son amoureux ».

Une femme de la ville, bien sûr. Une fille à matelots. Elle est belle, parfumée, elle tourne la tête à tout le village. Elle se prostitue à Saint-Brieuc, avant que l'aubergiste ne l'emmène à Erquy pour en faire sa femme, avec son argent et ses cadeaux. Son rêve, à elle, c'était d'épouser le châtelain, folle de joie un beau jour parce qu'il lui a souri et donné une belle robe, folle de haine et prête au meurtre parce qu'une femme lui a pris « son amoureux ».

Mimi, la bossue ? ou « Pattes blanches » ? ou son amant, l'ivrogne Maurice, cynique, taré, demi-frère du châtelain, dont le père a séduit autrefois sa mère ? ou encore l'aubergiste, fou de jalouse, venu au château avec un fusil le soir même où la belle ensorcelée devait épouser ?

On ne saura jamais. Simplement, Odette est morte assassinée parce qu'elle était belle et qu'elle « allumait » les hommes, parce que Maurice était un bâtarde, parce que Mimi était bossue, parce que « Pattes blanches » mourrait de solitude, parce que Jock, l'aubergiste, était tourneboulé par cette femme parfumée « qui, elle, ne sentait pas la poisson ».

Histoire terrible, dont Grémillon va tirer les ficelles. Ce qu'il intéressera, c'est le fait divers. Un fait divers, somme toute, comme chaque jour les journaux en racontent. Drame de la solitude, comme dans « Le Jour se lève ». Drame qui couronne une ou plusieurs vies ratées, comme dans « Lumière d'été ». Comme ces deux films, « Pattes blanches » sera révélateur d'un état de choses, d'un



Jock l'aubergiste : Fernand Ledoux.

déséquilibre fondamental de la société. Grémillon, qui est un des rares réalisateurs à posséder un sens social, tient à donner à son film un caractère « documentaire ». Pour en souligner le réalisme, il emploiera une technique simple, mais précise, et cherchera, avec son opérateur Agostini, à faire une photographie dépouillée et plus proche des bandes d'actualités, comme celle des nouveaux films italiens, que des images plastiques de certains « films d'art ». Il a construit son découpage en fonction du cadre, et tous ses plans sont minutieusement prévus, comme le font un Carné ou un Clouzot.

### Une révélation : Arlette Thomas

**L**ES interprètes de « Pattes blanches » sont, excepté Suzy Delair (Odette, la belle prostituée), ceux qui devaient jouer « Le Printemps de la Liberté ». Paul Bernard prête son visage glabre et son maintien aristocratique à « Pattes blanches ». Fernand Ledoux sera l'aubergiste. Jock, dans un rôle qui lui va à merveille, jouera Bouquet, l'interprète habituel d'Anouïlh, trouvé dans Maurice, le vindicatif et jeune amant d'Odette, son premier rôle important à l'écran.

Le principal rôle, celui de Mimi (qui devait échoir à Mme Anouïlh, Monnaie Valentin), est tenu par Arlette Thomas. Une découverte de Grémillon, qui devient l'actrice de la belle provinciale, et des rôles de l'opéra. Fernand Ledoux sera l'aubergiste. Jock, dans un rôle qui lui va à merveille, jouera Bouquet, l'interprète habituel d'Anouïlh, trouvé dans Maurice, le vindicatif et jeune amant d'Odette, son premier rôle important à l'écran. Michel Bouquet, l'interprète habituel d'Anouïlh, trouve dans Maurice, le vindicatif et jeune amant d'Odette, son premier rôle important à l'écran.

# MACARIO

## LE FERNANDEL ITALIEN

L'avalanche de vedettes américaines qui s'est abattue sur Paris cette année risque d'engloutir complètement les comédiens plus modestes qui nous rendent visite et qui ne méritent parfois pas moins que les « grands » le magnésium et les petits fours. Mais, évidemment, Ann Todd ne pèse pas lourd, pour le public, en face de Rita Hayworth, John Mills en face de Charles Boyer, Trevor Howard en face de Katharine Hepburn...

Et Macario en face d'Ingrid Bergman !

Qui donc est Macario ?

Les spectateurs français qui ne l'ont

**en perdant  
la guerre...**



Prisonnier des Américains et nœud ivre d'amour...

comprit alors qu'il devait abandonner le mélodrame et les personnages larmoyants et que sa destinée théâtrale était de faire rire les spectateurs.

Il commença sa nouvelle carrière en paraissant dans des music-halls où il n'accepta d'abord que des emplois modestes. Son succès ne se rallia plus et sa mèche tombant sur son front, ses histoires et sa manière singulière de parler furent bientôt célèbres dans toute l'Italie.

Alors vint le cinéma.

Son premier film est de 1939. Il

pas encore vu sur l'écran feront bien-tôt sa connaissance grâce au film *Come persi la guerra* (*Comment j'ai perdu la guerre*) qui sera présenté sur nos écrans sous le titre *Sept ans de malheur*. Cette œuvre qui vient d'être présentée dans la sélection italienne au Festival de Locarno et que nous

**...a gagné  
la célébrité**



avons eu la chance de voir est une comédie sur le fond tragique de la guerre — un peu comme le *Charlot soldat* de la guerre précédente...

Le héros — si l'on peut dire! — de l'histoire est un malheureux Italien dont le rêve est de n'être justement pas un héros, mais de porter un chapeau mou et que les événements contraints à coiffer pendant près de dix ans le casque militaire et à endosser divers uniformes!

A travers l'Espagne, l'Ethiopie, l'Italie où il apparaît tour à tour sous la forme italienne, américaine, allemande... l'infortuné Léo Bianchetti (c'est le nom du personnage) peut ruminer sa haine de la guerre et des bottes !

Je parlais tout à l'heure de *Charlot soldat* à propos de *Sept ans de malheur*. Ce n'est point que Macario ait toute la finesse de Chaplin ni qu'il en ait l'expression déchirante ! Mais il joue avec discrétion et mesure un rôle qui pouvait facilement amener son interprète à la charge et à la vulgarité. Cela est d'autant plus remarquable que Macario passe en Italie pour être un gros comique pas toujours très sévère dans le choix des moyens à employer pour divertir les foules ! Il est en quelque sorte le Rellys ou le Bach de la péninsule et jouit d'une énorme popularité.

Son histoire est celle de beaucoup d'acteurs — surtout de ceux qui sont nés dans le pays de la *Commedia dell'Arte* — et pour en arriver où il est aujourd'hui, il y a eu dans sa carrière beaucoup de hasard, de chance, de malchance et de coïncidences ! Pendant de nombreuses années, il a

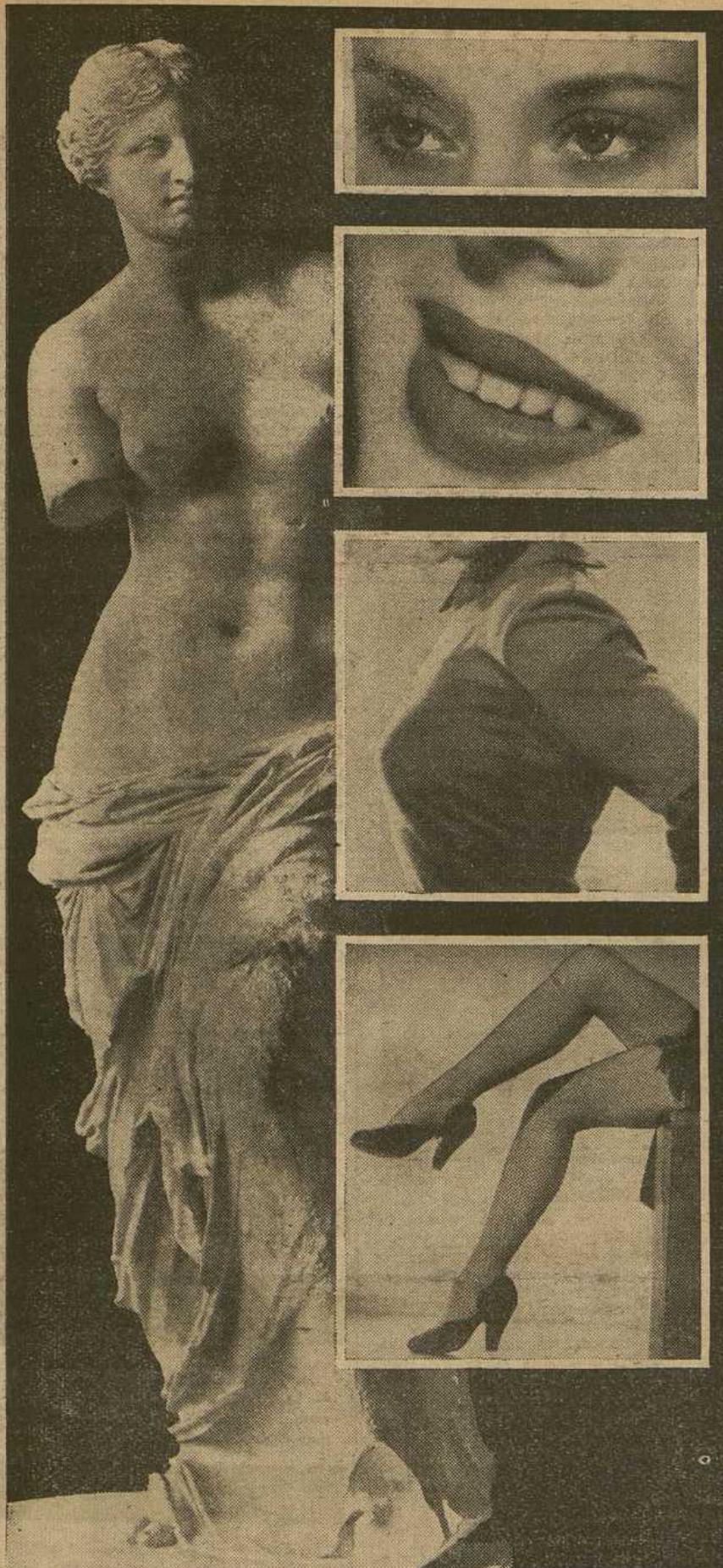


À bord d'une jeep, on peut se sauver plus vite...



Trop seul pour se rendre compte qu'on va le fusiller...

R.R.



## LA FEMME IDEALE

VOICI donc enfin « la femme idéale », telle que vous l'avez déterminée par vos votes, amis lecteurs ! Disons tout de suite qu'elle a *les yeux de Maria CASARES, la bouche de Gaby SYLVIA, le buste de Colette RICHARD et les jambes de Jacqueline PIERREUX...*

Peut-être avez-vous pensé que nous mettions bien longtemps à vous faire connaître les résultats de ce concours ? C'est qu'il nous a fallu débouiller, classer et compter près de *dix mille* bulletins de vote (très exactement 9.660). Et vous imaginez bien qu'en travail n'a pu s'effectuer en cinq minutes !

Dans chaque catégorie, la lutte a été très serrée. Pour *les yeux*, Maria Casares l'emporte... d'un cil sur Michèle Morgan (28 voix de différence) devant Micheline Presle, Renée Saint-Cyr et Madeleine Sologne, dans l'ordre. Gaby Sylvia se détache un peu plus nettement (93 voix d'avance) pour *la bouche*, devant Odile Versois, Ginette Leclerc, Martine Carol et Claudine Dupuis. Pour *le buste*, Colette Richard gagne... d'une poitrine bien entendu : Dany Robin n'est battue que de 38 voix, et Jacqueline Pierreux, Edwige Feuillère, Simone Signoret ne sont pas loin. Jacqueline Pierreux prend sa revanche en remportant, d'un pied léger, la bataille des *jambes* (129 voix d'avance) devant Micheline Presle, Mila Parely, Cécile Aubry et Suzy Delair.

### LES GAGNANTS

IX-SEPT de nos lecteurs nous ayant adressé « la liste idéale », il fallu — pour déterminer l'ordre des gagnants et ainsi que le prévoyait le règlement de notre concours — recourir au tirage au sort. Celui-ci a eu lieu, le mardi 13 juillet, dans les bureaux de notre administration par devant M<sup>e</sup> Bourrissier, huissier, 45, rue de Lyon à Paris.

Et c'est finallement

M. Gérard BOUYED, 4, rue Augustin-Delots, à LENS (Pas-de-Calais) qui gagne le PREMIER PRIX. Il peut donc choisir entre un séjour d'une semaine sur la Côte d'Azur offert par « Tourisme et Travail » ou une montre-bracelet d'une valeur de 20.000 francs. Qu'il veuille bien nous écrire pour nous indiquer le prix qu'il préfère.

Les SECONDS PRIX vont à M<sup>e</sup> Yvette PROUILLAC, 10, rue de Flandre, à Paris (19<sup>e</sup>) et à M<sup>e</sup> Pierre REUFF, 15, avenue du Bel-Air, à PARIS (12<sup>e</sup>). Ils peuvent, dès vendredi prochain 23 juillet, passer à nos bureaux, 18, rue du Croissant entre 9 heures et midi, 14 heures et 19 heures pour recevoir, chacun, deux fauteuils bridge d'une valeur de 12.000 francs.

De même M. René BEDECARRATS, 9, avenue Sainte-Foy, à Neuilly-sur-Seine (Seine) voudra bien venir retirer une montre-bracelet d'une valeur de 10.000 francs.

Ont gagné une montre-bracelet d'une valeur de 4.000 francs :

M. Pierre MAUGEY, 240, rue de la Bénange, à BORDEAUX (Gironde); Mme Jeanne LE BOS, 6, rue Paulin-Enfert, à PARIS (13<sup>e</sup>); Mme Ginette GABRIELS, 26, rue de Condé, à PARIS (6<sup>e</sup>); Mme Mathilde PENA, 51, avenue de Chaton, à RUEIL-MALMAISON; M. Pierre VALET, 10, av. du Capit.-Glaerner, à SAINT-Ouen (Seine); M. Roger FOURTEAU, allées Saveau, à SAINTES (Charente-Maritime); M. André PICOT, 19, rue Ernest-Renan, à MAISONS-ALFORT (S.); M. DESSALLE, 32, rue de Lagny, à PARIS; Mlle Denise LECUYER, Col. Néerlandais, 61, bd Jourdan, à PARIS-14<sup>e</sup>; M. Gilbert MARCELLI, 12, rue Saint-Victor, à PARIS (5<sup>e</sup>).

Enfin : M<sup>e</sup> Marcelle SCHMIDT, 35, rue de la Chine, à Paris (20<sup>e</sup>); M<sup>e</sup> Yvonne LABADIE, 6, rue Denfert-Rochereau, à AGEN (L.-et-G.); M<sup>e</sup> DOREL, 18, rue Neelaton, à Paris (14<sup>e</sup>), les trois derniers concurrents qui ont bien désigné, par leur bulletin de vote général, les quatre lauréats, gagnent une montre-bracelet d'une valeur de 2.500 francs.

Les autres prix ont été répartis, toujours par voie de tirage au sort, entre ceux de nos lecteurs dont le bulletin de vote comportait trois noms de lauréats.

Et c'est ainsi que M. Georges TOULLEC, à CHAMPAGNE (Sarthe); M. Jean-François FERRE, 67, grande-rue, à LOUHANS (S.-et-L.); M<sup>e</sup> Odette CHANOT, à ATTIGNY (Ardennes); M. GUYARD, 36, avenue Pierre-Grenier, à BILLANCOURT (Seine); M. Georges LEMAY, 14, bd Stalingrad, à NANTES (Loire-Inf.); Mme Régine ROUGEMENT, 19, rue de Strasbourg, à MACON (S.-et-L.); M<sup>e</sup> Henriette PIALAT, à NOGENT-LE-ROI (E.-et-L.), ont gagné une montre-bracelet d'une valeur de 2.500 francs.

Tous les gagnants qui, dans l'impossibilité de venir retirer leur lot à nos bureaux, 18, rue du Croissant, Paris (2<sup>e</sup>) entre 9 heures et midi, 14 heures et 19 heures, désireraient les recevoir à domicile (port dû) n'auront qu'à nous en faire la demande.

(Lire en page 14 la suite de la liste des gagnants.)

## NOTRE GRAND CONCOURS "ÉLECTRIQUE"

ATTENTION  
il est encore temps

Notre concours n'étant clos que le 5 août (le timbre de la poste faisant foi), s'il vous manque des numéros de « L'ÉCRAN FRANÇAIS » nécessaires pour participer à notre concours, il est encore temps de nous les réclamer.

Adresssez d'urgence vos demandes à « L'ÉCRAN FRANÇAIS », 18, rue du Croissant, PARIS (2<sup>e</sup>), en joignant la somme nécessaire en timbres-poste : pour 1 n°, 15 francs; pour 2 n°, 30 francs; pour 3 n°, 45 francs; pour 4 n°, 60 francs.

Qui sera Rouletabille?

### BULLETIN DE VOTE

Je soussigné (NOM en majuscules) .....

Adresse .....

Profession .....

déclare désigner pour le rôle de Rouletabille : .....

(NOM de l'artiste en majuscules)

(1) A découper suivant le pointillé.

ADRESSEZ  
AVANT LE 5 AOUT  
(le cachet de la poste faisant foi)

VOTRE BULLETIN DE VOTE  
ainsi que les

QUATRE BONS-CONCOURS  
parus dans nos n° 156, 157,  
158 et 159, à

L'ÉCRAN français  
(Concours « Électrique »)

18, rue du Croissant  
PARIS (2<sup>e</sup>)

# les Films de la semaine

## LA VOIE DE LA RAISON

**C**ES Anglais, tout de même ! Figurez-vous que, depuis quelques semaines, la plus douce euphorie régnait dans les salles de Hollywood avec Londres : la loi Dalton était abrogée ; un accord intervenait entre M. Harold Wilson, ministre du Commerce britannique, et M. Eric Johnston, président de la M.P.A.A., la puissante association des plus grandes firmes américaines ; le cinéma anglais, décidément, pouvait être un partenaire fort distingué et M. Rank un grand homme avec lequel il était bien agréable d'envisager de faire des affaires...

Et voici que tout est remis en question : M. Wilson n'est, somme toute, que le vil tenant d'une politique économique « totalitaire » s'associant dans « une sorte de coalition » avec M. Rank. Et l'on parle à nouveau, comme aux plus beaux jours de la loi Dalton, d'un embargo que Hollywood mettrait sur ses films à destination de l'Angleterre...

Pourquoi ?

Tout simplement parce que M. Wilson a décidé de fixer à 45 p. 100 le quota de protection des films anglais sur les écrans britanniques, et que, renchérissons sur la décision du ministre, M. Rank annonce, lui, qu'il passera désormais 65 p. 100 de films anglais dans les salles qu'il contrôle !

M. Johnston a bien demandé au Département d'Etat de protester auprès du gouvernement britannique contre « un quota excessif, inutile et d'ailleurs inapplicable ». Mais, après deux jours de débat, la Chambre des Communes a approuvé le nouveau quota qui deviendra effectif le 1er octobre. Et dans *The Ciné-Technician*, organe de l'association des techniciens anglais, on peut lire cette semaine : « Il faut bien que l'on se rende compte que nous ne souhaitons nullement l'embargo sur les films américains, qu'il soit imposé par Londres ou Washington. Nous voulons voir les meilleurs films de Hollywood, comme nous voulons voir les meilleures de France, d'Allemagne, d'U.R.S.S. et de tous les pays. Mais nous avons le droit, très certainement, de dire que les dollars dont nous avons tellement besoin ne doivent pas être gaspillés à payer des films de seconde zone qui nous viennent de l'autre côté de l'Atlantique... »

Ne reconnaissiez-vous pas ce langage ? Il est en tous points conforme à celui qui tient le Comité de Défense du Cinéma français...

Au moment où le problème du cinéma français se trouve posé devant le Parlement français comme celui du cinéma anglais l'a été devant le Parlement anglais, verrons-nous le Palais-Bourbon se montrer pusillanime là où la Chambre des Communes a montré la voie ?

Michel FAVIER-LEDOUX.

## Nos abonnements de vacances

Vous risquez de ne pas trouver « L'ÉCRAN français » là où vous passez vos vacances et de ne pouvoir ainsi participer à nos grands concours d'éte. Pour vous éviter ce désagrement, souscrivez un abonnement de propan-garde.

2 numéros : 20 francs.  
4 numéros : 40 francs.  
6 numéros : 60 francs.

Paiement par mandat-poste ou par chèque bancaire.  
L'usage du chèque postal est déconseillé en raison des longs délais de transmission.

## L'ORCHIDÉE BLANCHE : Ni fleurs ni couronnes (Américain v. o.)

THE OTHER LOVE  
Scén. : Harry Brown, L.  
Fodor. Réal. : André de  
Toth. Interpr. : Barbara Stanwyck, David Niven,  
Maria Palmer, Joan Lorring, Richard Conte, Ri-  
chard Hale, Edward Asche, Léonore Aubert. Images :  
Victor Milner. Musique :  
Miklos Rozsa. Prod. : En-  
terprise M. G. M. 1947.

Il paraît qu'il est plus facile, pour un auteur, de faire pleurer que de faire rire. Le scénario de ce film marque, en conséquence, un坟field pour les fabricants de scénarios de la terre. C'est jouer un peu légerement avec une chose aussi sérielle.

Le sanatorium du « Mont Vierge »



Barbara Stanwyck : « L'Orchidée blanche ».

## LE MASQUE AUX YEUX VERTS : Inepte (ang. d.)

THE WICKED LADY  
Réal. : Leslie Arliss. In-  
terprét. : Margaret Lock-  
wood, James Mason, Pa-  
tricia Roc, Griffith Jones,  
Eric Stamp - Taylor, Mi-  
chael Rennie, Felix Aylmer,  
Muriel Hart, Dali, Béatrice Varley, Helen Goss, Francis Lister. Prod. : Gainsborough-Pictures.

EST-CE parce que les femmes-gan-  
sters sont à la mode qu'on a résor-  
tir à Paris ce navet vient d'au-  
moins six années ? Curieuse idée.

Contentons-nous de raconter cette in-  
croisible histoire, en faisant grâce des  
commentaires de la critique.

L'action se passe à Londres, à une  
époque indéfinie d' il y a quelques siè-  
cles, ce qui permet de montrer quelques  
jolies robes à paniers et guêpières vieux  
style.

La jolie Caroline se fait souffler son fiancé Ralph par la belle Barbara, juste  
à la veille de son mariage. Avec l'esprit de sacrifice qu'ont seules les vraies amoureuses, elle « cède » son riche mari à sa rivale et accepte même d'être la demoiselle d'honneur. Le soir de ses noces, Barbara — c'est bien son tour — tombe amoureuse d'un cavalier à fière moustache qui lui fait sa déclaration juste avant que la mariée ne monte à la chambre nuptiale. Fin de la première nuit.



Margaret Lockwood  
et James Mason.

## Pour passer le temps...

Bambi (un Walt Disney pour enfants, Am.). — Broadway qui danse (Fred Astaire, Am.). — Le grand Bill (un western humoristique, Am.). — Le grand Sompeil (policiier et abracadabrant, Am.). — Les Pieds Nickelés (burlesque français). — Route sans issue (le drame du soupçon, Fr.). — Shanghai (le dernier film de Sternberg, Am.).

## DE TOUTES LES COULEURS (fin)

POUR en revenir — après ce petit détournement médical — aux films d'exploitation courante, je citerai mon ami Guy A... de Dijon, qui m'écrit :

« Je suis catégoriquement contre, exception faite pour les dessins animés et les films de music-hall, style « Ziegfeld Follies ». Ceci parce qu'à mon avis la couleur tue la poésie du cinéma. Plus de jeux subtils de photographie, plus de ces nuances qui font vibrer... Et puis, ce qui révèle l'œil le moins artiste, c'est le mauvais goût qui règne dans la palette de S.E. Natalie Kalmus. Ah ! cette scène de « Pour qui sonne le glas », où Gary Cooper et Ingrid Bergman, couchés côte à côte, contemplent le (prétexte) ciel... Alors, on pense à « Quai des brumes ». Heureusement que les souvenirs nous restent ! Reste le dessin animé : la couleur, alors, est obligatoire... »

## L'éventail s'entr'ouvre...

CETTE opinion pour restreindre qu'elle soit, est très symptomatique. Et, notamment, la référence à certains films qui, en aucun cas, n'auraient pu être réalisés autrement qu'en noir et blanc, se retrouve dans de très nombreuses lettres. Toutefois, l'éventail du domaine « colorisé » s'ouvre plus ou moins largement selon...

C'est ainsi que, pour J. van Herp, de Bruxelles, c'est au meilleur en scène de juger si le sujet demande la couleur ou non. « Henri V », par exemple, du moment que l'on voit ces enluminures du moyen âge, impose la couleur. Mais « Hamlet » ou « Macbeth » demandent le noir et blanc... On ne concevrait que difficilement les images du « Quai des brumes » autrement qu'en grisaille, celles de « La Symphonie pastorale » sans le noir et blanc, mais « Les Visiteurs du soir » auraient pu sans difficulté être tournés en couleurs, et même y gagner un intérêt de plus...

Et mon correspondant bruxellois fait état d'un film anglois, « Le Narcisse noir », qui perdrait cinquante pour cent de sa puissance s'il avait été filmé en noir et blanc. Cette œuvre retrace l'installation d'une communauté de religieuses protestantes dans l'Himalaya... Le thème est assez mal traité par les réalisateurs, mais ils sont parvenus à rendre sensible, par l'emploi judicieux de la couleur, l'envoûtement du pays... Une des scènes, au moins, utilise au maximum l'intensité dramatique de la couleur, une scène qui oppose la supérieure, vêtue selon les règles de l'ordre, à l'une des sœurs devenue quasi folle ou hystrérique... Elles sont dressées, l'une en face de l'autre, la supérieure en blanc, son adversaire en rouge sombre, et lentement celle-ci fait claquer un tube de rouge et se carmine les lèvres. Certainement, en noir et blanc, cette scène ne serait pas aussi gênante — c'est le mot — qu'ainsi traitée...

Josie Monnier, de Dijon, est formelle : « Il y a des films qui ont besoin de la couleur, westerns, picrothèques, etc. « La Belle et la Bête ». Il y en a d'autres qui ne pourraient pas la supporter : « Monsieur Verdoux », « Les Rosas de la colère », « Captive Heart »...

Adrienne, de Paris, n'est pas moins catégorique : quand les procédés se ront au point, Carné pourra refaire « Les Visiteurs du soir », mais pas « Le Jour se lève »...

De même Jean Avenant : « Les films qui tournent le dos à la réalité peuvent s'accommoder des couleurs du « technicolor » (ainsi « La Belle et la Bête » aurait pu être en couleurs sans perdre de sa valeur). Les films d'action, les westerns sont le genre-type pour la couleur. Mais prenons « La Symphonie pastorale ». La neige domine ; et rien mieux que le noir ou le gris ne peut s'opposer à elle... »

R. Amand, de Vincennes, exprime un avis analogue : « Je doute du résultat que pourrait donner « Pépé-le-Moko », « Le Jour se lève », « Le Diable au corps », « La Battaille du rail » en couleurs... Toutefois, il est un genre où la couleur est un atout puissant et intelligent : c'est la fresque historique telle

que nous la présente Laurence Olivier avec « Henri V »...

## ...et s'élargit !

QU'EN pense mon vieux complice, Maldoror, de Montreuil, qui ne manque pas, en toutes circonstances, de se montrer perspicace ?

Le progrès est actuellement plus technique que dramatique. Et lorsqu'une

Une enquête  
de l'ami Pierrot  
et de ses correspondants

affiche proclame « San-Antonio » en technicolor, il est bien évident que la publicité utilise le procédé en couleurs à titre d'attraction, de réclame commerciale...

...La couleur se révèle quasi indispensable pour tous les films de mouvement, d'aventure et d'espace ou qui nous peignent des foules curieusement barbillées — que ce soit le concours d'archers de « Robin des bois » ou le carnaval vénitien de « Munchausen », des scènes de music-hall (« Ziegfeld Follies »), des tableaux historiques

et de la suite de la publication que j'ai faite dans L'Écran français du 29 juillet de ma réponse à mon enquête sur la couleur, J. Hamparian, d'Issy, me demande de rectifier deux erreurs.

Il n'est pas douteux — si j'en juge au nombre de lettres — que cette opinion est la plus généralement répandue. Mais Marcel Bernard, de Biarritz, rétorque : « Quant à affirmer que la couleur n'ajoutera rien à « Mon-

sieur Verdoux », qu'en savons-nous ? Chaplin court, très certainement, traité son film tout autrement et l'on peut être assuré que la couleur aurait souligné certains effets... Mais Chaplin est trop intelligent ; il doit se méfier du « technicolor » actuel !...

Une méfiance que partage Charles Blondet, de Marseille : « Actuellement, on se l... de nous avec le « technicolor »... Ce qui ne l'empêche pas de faire de la couleur un véritable avantage ?

Une m... de conclusion  
POUVONS-NOUS, à l'issue de cette consultation, émettre un avis sur l'avenir de la couleur ?

Nous constaterons, tout d'abord, que l'extension de la couleur s'effectue un peu moins vite qu'on ne pouvait le sup-

## Dont acte !

A la suite de la publication que j'ai faite dans L'Écran français du 29 juillet de ma réponse à mon enquête sur la couleur, J. Hamparian, d'Issy, me demande de rectifier deux erreurs.

On m'a fait écrire *Truecolor*, alors que j'avais écrit *Trucolor* — ce qui, jusqu'à nouvel ordre, est l'orthographe exacte pour désigner ce procédé de films en couleurs. Cette erreur m'est imputable — et je m'en excuse ! Sans doute en souvenir de l'adjetif *true*, vrai, fidèle — qui est également à l'origine du mot — ai-je, en recopiant la prose de notre ami, utilisé une orthographe erronée...

La seconde erreur est tout de même plus importante. Je ne crois pas avoir écrit « en 1947, 45 films de long métrage ont été tournés en couleurs aux U.S.A. » Or, on peut employer indistinctement les termes « tournés » et « présentés » sans risque de se tromper, car les nombres de films tournés et de films présentés peuvent ne point correspondre du tout dans la même année. Cela est encore plus vrai dans le cas de l'Amérique où le délai entre le dernier tour de manivelle et la présentation des films est généralement plus long que dans les autres pays. La moyenne est de 6 à 9 mois, mais, pour les grands films, ce délai va jusqu'à un ou deux ans. Il y a des exemples en quantité. Ils ne sont pas fonction de problèmes techniques, mais purement commerciaux...

S'il est exact, mon cher ami, que votre texte original ne précisait pas qu'il s'agissait de 43 films tournés, rien plus ne permettait de penser qu'il fut question de films présentés. En tout cas, merci de votre mise au point et félicitations pour votre documentation !

## En écoutant « Le Printemps de la Liberté »



## Jean Grémillon s'est mis à pleurer...

A défaut de film, c'est donc une émission radiophonique qu'on a réalisée avec le scénario du « Printemps de la liberté », de Jean Grémillon. Malgré compensation pour un homme qui avait, pendant plus d'un an, consacré toute sa force créatrice et tout son cœur à une œuvre qui devait être son chef-d'œuvre.

Grémillon se faisait tout de même une joie d'entendre cette émission. Dimanche soir, à Ergny (Côtes-du-Nord) où il tournait les extérieurs de « Pattes blanches », il s'était retiré dans son appartement en compagnie de ses interprètes, Fernand Ledoux, Paul Bernard, Arlette Thomas et de quelques amis : un silence religieux s'était fait pendant l'annonce de l'émission...

Il n'y a guère qu'une comparaison qui puisse exprimer l'état d'esprit du grand metteur en scène à ce moment-là : imaginez un père attendant dans le couloir d'une clinique la naissance de son enfant.

Mais quand il eut entendu les premières répliques du « Printemps de la liberté », Grémillon ne put plus y tenir. Comme un père qui apprend que son fils est bossu, il éclata en sanglots. L'émission était ratée ; on avait défiguré son œuvre...

Sur notre cliché : Jean Grémillon écoute, en compagnie de Fernand Ledoux et d'Arlette Thomas, l'annonce de l'émission « Le Printemps de la Liberté »...

poser... Mais que, quelle que soit sa position sur le problème, chacun s'attend à ce que la couleur accompagne inévitablement les écrans, un jour ou l'autre. Même ceux qui y sont le plus opposés ; n'est-ce pas Guy Gurdicelli, n'est-ce pas Marie-Claire Denis, qui voyez avec anxiété les progrès de la couleur ?

Et si, d'ans l'état actuel des procédés, l'opinion la plus généralement admise est qu'il convient de réservier la couleur au domaine de l'imagination, qu'e se passera-t-il après ?...

...Après que des procédés auront été mis au point, qui permettront d'obtenir des couleurs aussi naturelles que possibles...

Alors naîtront, selon Léopold Massiera, de Nice, en toute liberté, les films d'une nouvelle avant-garde qui puissent danser la couleur un sens nouveau pour la recherche de sensations inconnues et imprévues. Cette opinion qu'exerce également Claire Delune et C. F. de Bordeaux, rejoind, en somme, celle que nous avons longuement rapportée de Max Boudot...

...Et, un beau jour, ce qui était l'avant-garde s'insinuera dans le domaine courant. Mais ceci est une autre histoire : Je crois à l'avenir de la couleur.

# DOMINIQUE BLANCHAR

ne sera pas toujours une ingénue...



DANS les premiers jours d'octobre, Dominique Blanchard partira pour Vienne tourner, dans le cadre historique, la tragique idylle de cette Marie Véresa qu'elle incarnera, dans le film de Delannoy, aux côtés de Jean Marais.

— Un rôle que j'adore d'avance, dit-elle.

Mais... Mais Dominique Blanchard aime le théâtre par-dessus tout.

Elle n'a jamais paru devant une caméra; toutefois, elle estime que l'acteur de cinéma n'est qu'un instrument aux mains d'un réalisateur plus ou moins habile...

Entre l'artiste de cinéma et le public, magnétisme et contact direct sont de vains mots.

**D**OMINIQUE BLANCHARD est catégorique: elle ne s'éternisera point dans les rôles d'ingénues, qui sont, dit-elle, ravissantes, mais par trop limitées.

Cette affirmation ne surprend pas. Il n'est que de la regarder: ces épaules fragiles, ce cou frêle supportent un visage aux pommettes saillantes, aux yeux larges et magnifiques, presque trop graves. Sans éclat. Ils résorbent la lumière, l'accaparent, mais ne la reflètent pas. Une frange de bébé, d'un noir léger, ombre le front, mais cette coiffure de petite fille ne saurait faire oublier ce que ce jeune visage a déjà de poignant.

Curieux de l'entendre parler aussi. La voix est comme le corps: pas encore formée. Une voix délicieusement fraîche, la voix d'oiseau de l'ingénue. Plus tard, sans doute, aura-t-elle, cette voix, des accords profonds, veloutés, quand Dominique Blanchard perdra également cette grâce flexible de tige portant une lourde corolle.

Elle raconte: — Mon père et moi, nous avons une identique compréhension de notre art. Nous sommes de grands amis. Pendant un an, j'ai travaillé avec lui. Après, j'ai rencontré Jouvet... Avec Jouvet, je n'ai pas travaillé, à proprement parler. J'ai joué tout de suite l'école des femmes, puis l'Apollon des Bassettes-Pyrénées.

Elle continue: — Le cinéma ne me fera jamais oublier le théâtre, jamais!... A la rentrée, en septembre, elle jouera, aux côtés de Jouvet, dans Don Juan...

A. P.

## Le cinéma mène-t-il...

(Suite de la page 6)

### Opportunité d'une enquête

Que le problème ait pris rang parmi les préoccupations gouvernementales attesté de son existence et de sa gravité. Le grelot avait été accroché depuis longtemps par l'Eglise. Mais on sait que l'optique cléricale n'est point absolument celle de la science ni de la morale laïque qui paraissent commander toute action

### Un concours d'affiches

Le Comité français du Cinéma pour les Nations Unies, que préside M. Georges Huisman, nous signale que le département de l'Information des Nations Unies organise un concours d'affiches en couleurs ayant pour thème le texte ci-dessous, extrait du Préambule de la Charte: « Favoriser le progrès social et instaurer de meilleures conditions de vie dans un esprit de grande... »

Les lecteurs sont certainement convaincus de l'importance du sujet traité. Nous ne doutons pas que bien des parents aient eu l'occasion de faire des constatations intéressantes concernant l'attitude de leurs enfants en face du cinéma. Nous les invitons à nous les confier. Nous invitons également jeunes gens et jeunes filles à nous communiquer leurs réflexions. Les lettres des uns et des autres (le format consenti à notre enquête étant malheureusement trop limité pour en permettre la publication dans son cadre) seront présentées et analysées dans la rubrique de l'Ami Pierrot.

Raymond BARKAN.

La semaine prochaine:  
Qu'en pensent les juristes?

# LA FEMME IDEALE

(Suite de la liste des gagnants)

Quant aux gagnants dont les noms suivent, ils voudront bien nous faire savoir au plus tôt s'ils préfèrent recevoir un abonnement d'un an à MIROIR-SPRINT, LES LETTRES FRANÇAISES ou RADIO-REVUE:

MANAN (Pierre), 6, rue Plumejeau, COGNAC (Charente); SCHULMANN (Colette), 4, rue A.-Colledebœuf, PARIS (16<sup>e</sup>); LOEUF (Jacques), 2, rue Hibert, CANNES, BOUDIN (Emile), CHARMONT (Marne); LEMAY, 49, avenue Jean-Jaurès, RONCHIN, près LIEGE (Rolande), 12, rue Gaston-Leroy, ORCHIES (Nord); DAROLT (André), 79, av. Gabriel-Péri, SAINT-ETIENNE (Loire); PASQUET (Janine), 98, avenue Pasteur, LES LAS (Seine); JOYEUX (Christine), 30, rue Myrrha, PARIS (18<sup>e</sup>); DUFOUR (Françoise), 148, boul. Berthier, PARIS (17<sup>e</sup>); ROYER (Maurice), 22, rue de la Flotte, MARSEILLE (Bouches-du-Rhône); WEBSTER (Jenny), 35, rue Pierre-Timbaud, LANNE (Jean), école publique de garçons, FOUESNANT (Finistère).

MANAT (Odette), CELLES-SUR-BELLE (Deux-Sèvres); BRUN (Pierre), 45, rue de Nogent, FONTENAY-SOUS-BOIS (Seine); MURETTE (Daniel), 145, rue Demidoff, LE HAVRE (Seine-Maritime); THIBAUT (Suzanne), camp Inférieur, BOUGIE (Algérie); MALLET (Marie), 2, rue Massenet, COURBEVOIE (Seine); GODEAU-JEANNOT (Mme), rue de la République, VERSAILLES-SUR-LE-DOUBS; CLAERBOURG (Janine), 38, rue des Jeuneurs, PARIS (2<sup>e</sup>); DARGERE (Yvonne), 9, rue de l'Epargne, AULNAY-Sous-Bois (Seine-Oise); CHAPET (Maurice), 14, place de l'Hôtel-de-Ville, ASTERES (Seine).

VANNET (Henri), 13, rue Bourgneuf, BAYONNE (Basses-Pyrénées); BEHANGER, 49, r. Bretagne, ARCS (Var); KINERAMA, 19, bd St-Martin, ARC (Var); MAJESTIC, 31, r. St-Martin, TURE (Var); STADE UNIVERSITAIRE, 31, av. St-Antoine, ARC (Var); VIVIENNE, 10, r. Vivienne, GUIT (Var).

BRUN (Pierre), 27, rue Jeanne-d'Arc, PARIS (13<sup>e</sup>); VIRET (Jean), 4, rue de Bellevue, COMES-LA-Sainte-Croix (Seine); THIBAUT (Suzanne), 1, rue St-Martin, ARC (Var); PALAIS ARTS, 162, b. Sébast. ARC (Var).

BRUN (Pierre), 45, rue de Nogent, FONTENAY-Sous-Bois (Seine); MURETTE (Daniel), 145, rue Demidoff, LE HAVRE (Seine-Maritime); THIBAUT (Suzanne), camp Inférieur, BOUGIE (Algérie); MALLET (Marie), 2, rue Massenet, COURBEVOIE (Seine); GODEAU-JEANNOT (Mme), rue de la République, VERSAILLES-SUR-LE-DOUBS; CLAERBOURG (Janine), 38, rue des Jeuneurs, PARIS (2<sup>e</sup>); DARGERE (Yvonne), 9, rue de l'Epargne, AULNAY-Sous-Bois (Seine-Oise); CHAPET (Maurice), 14, place de l'Hôtel-de-Ville, ASTERES (Seine).

VANNET (Henri), 13, rue Bourgneuf, BAYONNE (Basses-Pyrénées); CELLES-SUR-BELLE (Deux-Sèvres); BRUN (Pierre), 45, rue de Nogent, FONTENAY-Sous-Bois (Seine); MURETTE (Daniel), 145, rue Demidoff, LE HAVRE (Seine-Maritime); THIBAUT (Suzanne), camp Inférieur, BOUGIE (Algérie); MALLET (Marie), 2, rue Massenet, COURBEVOIE (Seine); GODEAU-JEANNOT (Mme), rue de la République, VERSAILLES-SUR-LE-DOUBS; CLAERBOURG (Janine), 38, rue des Jeuneurs, PARIS (2<sup>e</sup>); DARGERE (Yvonne), 9, rue de l'Epargne, AULNAY-Sous-Bois (Seine-Oise); CHAPET (Maurice), 14, place de l'Hôtel-de-Ville, ASTERES (Seine).

BRUN (Pierre), 27, rue Jeanne-d'Arc, PARIS (13<sup>e</sup>); VIRET (Jean), 4, rue de Bellevue, COMES-LA-Sainte-Croix (Seine); THIBAUT (Suzanne), 1, rue St-Martin, ARC (Var); PALAIS ARTS, 162, b. Sébast. ARC (Var).

BRUN (Pierre), 45, rue de Nogent, FONTENAY-Sous-Bois (Seine); MURETTE (Daniel), 145, rue Demidoff, LE HAVRE (Seine-Maritime); THIBAUT (Suzanne), camp Inférieur, BOUGIE (Algérie); MALLET (Marie), 2, rue Massenet, COURBEVOIE (Seine); GODEAU-JEANNOT (Mme), rue de la République, VERSAILLES-SUR-LE-DOUBS; CLAERBOURG (Janine), 38, rue des Jeuneurs, PARIS (2<sup>e</sup>); DARGERE (Yvonne), 9, rue de l'Epargne, AULNAY-Sous-Bois (Seine-Oise); CHAPET (Maurice), 14, place de l'Hôtel-de-Ville, ASTERES (Seine).

VANNET (Henri), 13, rue Bourgneuf, BAYONNE (Basses-Pyrénées); CELLES-SUR-BELLE (Deux-Sèvres); BRUN (Pierre), 45, rue de Nogent, FONTENAY-Sous-Bois (Seine); MURETTE (Daniel), 145, rue Demidoff, LE HAVRE (Seine-Maritime); THIBAUT (Suzanne), camp Inférieur, BOUGIE (Algérie); MALLET (Marie), 2, rue Massenet, COURBEVOIE (Seine); GODEAU-JEANNOT (Mme), rue de la République, VERSAILLES-SUR-LE-DOUBS; CLAERBOURG (Janine), 38, rue des Jeuneurs, PARIS (2<sup>e</sup>); DARGERE (Yvonne), 9, rue de l'Epargne, AULNAY-Sous-Bois (Seine-Oise); CHAPET (Maurice), 14, place de l'Hôtel-de-Ville, ASTERES (Seine).

BRUN (Pierre), 27, rue Jeanne-d'Arc, PARIS (13<sup>e</sup>); VIRET (Jean), 4, rue de Bellevue, COMES-LA-Sainte-Croix (Seine); THIBAUT (Suzanne), 1, rue St-Martin, ARC (Var); PALAIS ARTS, 162, b. Sébast. ARC (Var).

BRUN (Pierre), 45, rue de Nogent, FONTENAY-Sous-Bois (Seine); MURETTE (Daniel), 145, rue Demidoff, LE HAVRE (Seine-Maritime); THIBAUT (Suzanne), camp Inférieur, BOUGIE (Algérie); MALLET (Marie), 2, rue Massenet, COURBEVOIE (Seine); GODEAU-JEANNOT (Mme), rue de la République, VERSAILLES-SUR-LE-DOUBS; CLAERBOURG (Janine), 38, rue des Jeuneurs, PARIS (2<sup>e</sup>); DARGERE (Yvonne), 9, rue de l'Epargne, AULNAY-Sous-Bois (Seine-Oise); CHAPET (Maurice), 14, place de l'Hôtel-de-Ville, ASTERES (Seine).

BRUN (Pierre), 27, rue Jeanne-d'Arc, PARIS (13<sup>e</sup>); VIRET (Jean), 4, rue de Bellevue, COMES-LA-Sainte-Croix (Seine); THIBAUT (Suzanne), 1, rue St-Martin, ARC (Var); PALAIS ARTS, 162, b. Sébast. ARC (Var).

BRUN (Pierre), 45, rue de Nogent, FONTENAY-Sous-Bois (Seine); MURETTE (Daniel), 145, rue Demidoff, LE HAVRE (Seine-Maritime); THIBAUT (Suzanne), camp Inférieur, BOUGIE (Algérie); MALLET (Marie), 2, rue Massenet, COURBEVOIE (Seine); GODEAU-JEANNOT (Mme), rue de la République, VERSAILLES-SUR-LE-DOUBS; CLAERBOURG (Janine), 38, rue des Jeuneurs, PARIS (2<sup>e</sup>); DARGERE (Yvonne), 9, rue de l'Epargne, AULNAY-Sous-Bois (Seine-Oise); CHAPET (Maurice), 14, place de l'Hôtel-de-Ville, ASTERES (Seine).

BRUN (Pierre), 27, rue Jeanne-d'Arc, PARIS (13<sup>e</sup>); VIRET (Jean), 4, rue de Bellevue, COMES-LA-Sainte-Croix (Seine); THIBAUT (Suzanne), 1, rue St-Martin, ARC (Var); PALAIS ARTS, 162, b. Sébast. ARC (Var).

BRUN (Pierre), 45, rue de Nogent, FONTENAY-Sous-Bois (Seine); MURETTE (Daniel), 145, rue Demidoff, LE HAVRE (Seine-Maritime); THIBAUT (Suzanne), camp Inférieur, BOUGIE (Algérie); MALLET (Marie), 2, rue Massenet, COURBEVOIE (Seine); GODEAU-JEANNOT (Mme), rue de la République, VERSAILLES-SUR-LE-DOUBS; CLAERBOURG (Janine), 38, rue des Jeuneurs, PARIS (2<sup>e</sup>); DARGERE (Yvonne), 9, rue de l'Epargne, AULNAY-Sous-Bois (Seine-Oise); CHAPET (Maurice), 14, place de l'Hôtel-de-Ville, ASTERES (Seine).

BRUN (Pierre), 27, rue Jeanne-d'Arc, PARIS (13<sup>e</sup>); VIRET (Jean), 4, rue de Bellevue, COMES-LA-Sainte-Croix (Seine); THIBAUT (Suzanne), 1, rue St-Martin, ARC (Var); PALAIS ARTS, 162, b. Sébast. ARC (Var).

BRUN (Pierre), 45, rue de Nogent, FONTENAY-Sous-Bois (Seine); MURETTE (Daniel), 145, rue Demidoff, LE HAVRE (Seine-Maritime); THIBAUT (Suzanne), camp Inférieur, BOUGIE (Algérie); MALLET (Marie), 2, rue Massenet, COURBEVOIE (Seine); GODEAU-JEANNOT (Mme), rue de la République, VERSAILLES-SUR-LE-DOUBS; CLAERBOURG (Janine), 38, rue des Jeuneurs, PARIS (2<sup>e</sup>); DARGERE (Yvonne), 9, rue de l'Epargne, AULNAY-Sous-Bois (Seine-Oise); CHAPET (Maurice), 14, place de l'Hôtel-de-Ville, ASTERES (Seine).

BRUN (Pierre), 27, rue Jeanne-d'Arc, PARIS (13<sup>e</sup>); VIRET (Jean), 4, rue de Bellevue, COMES-LA-Sainte-Croix (Seine); THIBAUT (Suzanne), 1, rue St-Martin, ARC (Var); PALAIS ARTS, 162, b. Sébast. ARC (Var).

BRUN (Pierre), 45, rue de Nogent, FONTENAY-Sous-Bois (Seine); MURETTE (Daniel), 145, rue Demidoff, LE HAVRE (Seine-Maritime); THIBAUT (Suzanne), camp Inférieur, BOUGIE (Algérie); MALLET (Marie), 2, rue Massenet, COURBEVOIE (Seine); GODEAU-JEANNOT (Mme), rue de la République, VERSAILLES-SUR-LE-DOUBS; CLAERBOURG (Janine), 38, rue des Jeuneurs, PARIS (2<sup>e</sup>); DARGERE (Yvonne), 9, rue de l'Epargne, AULNAY-Sous-Bois (Seine-Oise); CHAPET (Maurice), 14, place de l'Hôtel-de-Ville, ASTERES (Seine).

BRUN (Pierre), 27, rue Jeanne-d'Arc, PARIS (13<sup>e</sup>); VIRET (Jean), 4, rue de Bellevue, COMES-LA-Sainte-Croix (Seine); THIBAUT (Suzanne), 1, rue St-Martin, ARC (Var); PALAIS ARTS, 162, b. Sébast. ARC (Var).

BRUN (Pierre), 45, rue de Nogent, FONTENAY-Sous-Bois (Seine); MURETTE (Daniel), 145, rue Demidoff, LE HAVRE (Seine-Maritime); THIBAUT (Suzanne), camp Inférieur, BOUGIE (Algérie); MALLET (Marie), 2, rue Massenet, COURBEVOIE (Seine); GODEAU-JEANNOT (Mme), rue de la République, VERSAILLES-SUR-LE-DOUBS; CLAERBOURG (Janine), 38, rue des Jeuneurs, PARIS (2<sup>e</sup>); DARGERE (Yvonne), 9, rue de l'Epargne, AULNAY-Sous-Bois (Seine-Oise); CHAPET (Maurice), 14, place de l'Hôtel-de-Ville, ASTERES (Seine).

BRUN (Pierre), 27, rue Jeanne-d'Arc, PARIS (13<sup>e</sup>); VIRET (Jean), 4, rue de Bellevue, COMES-LA-Sainte-Croix (Seine); THIBAUT (Suzanne), 1, rue St-Martin, ARC (Var); PALAIS ARTS, 162, b. Sébast. ARC (Var).

BRUN (Pierre), 45, rue de Nogent, FONTENAY-Sous-Bois (Seine); MURETTE (Daniel), 145, rue Demidoff, LE HAVRE (Seine-Maritime); THIBAUT (Suzanne), camp Inférieur, BOUGIE (Algérie); MALLET (Marie), 2, rue Massenet, COURBEVOIE (Seine); GODEAU-JEANNOT (Mme), rue de la République, VERSAILLES-SUR-LE-DOUBS; CLAERBOURG (Janine), 38, rue des Jeuneurs, PARIS (2<sup>e</sup>); DARGERE (Yvonne), 9, rue de l'Epargne, AULNAY-Sous-Bois (Seine-Oise); CHAPET (Maurice), 14, place de l'Hôtel-de-Ville, ASTERES (Seine).

BRUN (Pierre), 27, rue Jeanne-d'Arc, PARIS (13<sup>e</sup>); VIRET (Jean), 4, rue de Bellevue, COMES-LA-Sainte-Croix (Seine); THIBAUT (Suzanne), 1, rue St-Martin, ARC (Var); PALAIS ARTS, 162, b. Sébast. ARC (Var).

BRUN (Pierre), 45, rue de Nogent, FONTENAY-Sous-Bois (Seine); MURETTE (Daniel), 145, rue Demidoff, LE HAVRE (Seine-Maritime); THIBAUT (Suzanne), camp Inférieur, BOUGIE (Algérie); MALLET (Marie), 2, rue Massenet, COURBEVOIE (Seine); GODEAU-JEANNOT (Mme), rue de la République, VERSAILLES-SUR-LE-DOUBS; CLAERBOURG (Janine), 38, rue des Jeuneurs, PARIS (2<sup>e</sup>); DARGERE (Yvonne), 9, rue de l'Epargne, AULNAY-Sous-Bois (Seine-Oise); CHAPET (Maurice), 14, place de l'Hôtel-de-Ville, ASTERES (Seine).

BRUN (Pierre), 27, rue Jeanne-d'Arc, PARIS (13<sup>e</sup>); VIRET (Jean), 4, rue de Bellevue, COMES-LA-Sainte-Croix (Seine); THIBAUT (Suzanne), 1, rue St-Martin, ARC (Var); PALAIS ARTS, 162, b. Sébast. ARC (Var).

BRUN (Pierre), 45, rue de Nogent, FONTENAY-Sous-Bois (Seine); MURETTE (Daniel), 145, rue Demidoff, LE HAVRE (Seine-Maritime); THIBAUT (Suzanne), camp Inférieur, BOUGIE (Algérie); MALLET (Marie), 2, rue Massenet, COURBEVOIE (Seine); GODEAU-JEANNOT (Mme), rue de la République, VERSAILLES-SUR-LE-DOUBS; CLAERBOURG (Janine), 38, rue des Jeuneurs, PARIS (2<sup>e</sup>); DARGERE (Yvonne), 9, rue de l'Epargne, AULNAY-Sous-Bois (Seine-Oise); CHAPET (Maurice), 14, place de l'Hôtel-de-Ville, ASTERES (Seine).

BRUN (Pierre), 27, rue Jeanne-d'Arc, PARIS (13<sup>e</sup>); VIRET (Jean), 4, rue de Bellevue, COMES-LA-Sainte-Croix (Seine); THIBAUT (Suzanne), 1, rue St-Martin, ARC (Var); PALAIS ARTS, 162, b. Sébast. ARC (Var).

BRUN (Pierre), 45, rue de Nogent, FONTENAY-Sous-Bois (Seine); MURETTE (Daniel), 145, rue Demidoff, LE HAVRE (Seine-Maritime); THIBAUT (Suzanne), camp Inférieur, BOUGIE (Algérie); MALLET (Marie), 2, rue Massenet, COURBEVOIE (Seine); GODEAU-JEANNOT (Mme), rue de la République, VERSAILLES-SUR-LE-DOUBS; CLAERBOURG (Janine

# Le film d'Ariane

**A**YANT bien astiqué ses cornes, le Minotaure est, lui, aussi, allé faire un petit tour à Locarno. L'herbe du parc y est si verte... Et les vaches suisses, qui donnent — comme chacun sait — du si bon lait sacré en boîtes, se sont fait un plaisir de l'accueillir comme un frère.

Tout le long du trajet, le Minotaure a fait de louables efforts pour engager la conversation avec les gens du pays. En vain. Cela pour deux raisons : la première c'est qu'au buffet de la gare de Bâle, quand il a dû, pour son petit déjeuner, débourser deux francs suisses (c'est-à-dire 160 francs de nos bons francs Mayer), c'est lui qui a eu le souffle coupé; la seconde c'est que, dans les trains suisses, il n'y a pas de Suisses. Sur les six personnes du compartiment, il y avait deux Anglais, deux Belges, un Italien et un Minotaure. Tous les Suisses doivent être à Paris...

## A Robinson

**D**ES son arrivée sur les rives technico-lorées du lac Majeur, le Minotaure fut happé par l'organisation du Festival.

## Croquis à l'emporte-tête

### MAURICE TEYNAC

**I**l est entré dans la carrière comme ça, d'instinct. Il improvisait chez Carrère un numéro ébouriffant, en feu d'artifice, avec changement à vue, paravents à transformation, cavalcade de faux-nez et perruques, personnifications-éclair de Fernandel-femme de ménage, Michel Simon-Adam (celui d'Eve), Saturnin Fabre-Paul (sans Virginie), Jean Tissier-Napoléon qui s'embrouillait dans sa proclamation au pied des Pyramides, et Louis XIV-Sacha Guitry — jusqu'au jour où il se trouva face à face avec le vrai Sacha, venu là en consommateur. Le maître se montra satisfait. La preuve : Teynac est Charles X dans le « Diable boiteux » dudit Sacha.

Un garçon fort bien élevé, Maurice Teynac. Il a le parler uni et la tenue aisée, réservée, qui s'acquiert chez les Eudistes de Saint-Jean-de-Béthune, son collège. C'est là qu'il prit des leçons de loufoquerie dans « Le Lutrin », de Boileau, des leçons de mimétisme en parodiant son professeur d'allemand dont le ratelier tombait, et qu'il connut pour la première fois le besoin, quand les gens font cercle, de se mettre tout naturellement au milieu, pour les divertir.

Son service militaire fut à la hauteur de son talent. Il dépassa systématiquement la mesure, présenta un cas irréductible, désespéré, s'arrangea pour répondre « oui, monsieur » au capitaine, monta la garde en pyjama, fut surnommé « le fou », et affecté à la maison militaire du président du Conseil avec port obligatoire du vêtement civil. Il se retrouva garde-frontière en Tripolitaine, seul dans un bordj pendant six mois en compagnie d'un douanier. Déguisé en bléfar, drapé dans une superbe gandoura, il se joua sa vie, avec décor réaliste de chacals, tarentules et serpents naja. Tout surpris d'aboutir enfin à ce que l'on peut connaître de plus vrai en matière de tragédie : Dunkerque et les derniers convois de 1940.

Il en conclut qu'il fallait se dépêcher d'être heureux, abandonna le commerce paternel de représentation en champagnes et eut la formidable impudence d'offrir toutes crues, à un public de cabaret, des saynètes de sa façon — servi par la sereine assurance dont jouissaient exclusivement les élèves prodiges des patronages et les comédiens chevronnés.

Il apprit alors l'art de tenir un auditoire, rata des effets parce qu'il en voulait trop faire à la fois, s'égarant, se rattrapant de justesse, plus par son abattage, sa haute silhouette funambulique (1 m. 80), ses trouvailles, mit ainsi au point l'halucinant personnage qui le révéla, au théâtre, dans « Le Souvenir d'Italie », de Ducreux : celui de meneur de sarabande, de mystificateur pris à son jeu, de moderne enchanteur, nageant entre l'irréel et le quotidien. La fiction telle que l'entendent Pirandello, Marcel Aymé — ou Ducreux — convient le mieux en effet à son imagination, son amour des métamorphoses, son esprit inventif.

Cet esprit inventif dont témoigne le décor « dramatique » de sa maison : grand glaive en croix sur un mur blanc, chaises de square dans le salon, nobles objets noirauds sur fond absolument nu, et deux chevaux de manège, rutilants d'or et de pourpre, qui ne sont d'ailleurs là qu'à l'état de souvenir : immenses, ils dévoraient toute la place du boudoir.

Que pouvait faire le cinéma de ce fantaisiste difficilement classable, esthète et distingué ? Un sadique, tant soit peu hors de son bon sens (Brigade criminelle), un décorateur inquiétant, inquiet (Contre-enquête), un vrai-faux (Fantomas) (nous le verrons, tout noir, avec cape et cagoule), un fils de famille dévoyé (Rapide de nuit). On n'a trouvé, enfin, qu'à lui mettre un revolver entre les mains, seul signe de reconnaissance, aujourd'hui, des individus hors série,



notaire à Robinson ! Elle était sympathique, bien sûr, cette petite guinguette enfouie dans la verdure; le vin y était bon; le pick-up suffisamment criard. Mais, avouez que c'est long seize heures



LE MINOTAURE.

de train pour aller à Robinson. Le métro est si commode.

Enfin, comme tout le monde avait l'air très content, que le souriant John Kitzmiller (le noir de *Vivre en paix*) dansait une rumba frénétique, qu'un journaliste hongrois parlait en français à un confrère suisse qui lui répondait en allemand et servait d'interprète entre lui et une starlette italienne, le Minotaure en prit son pari et s'en fut se coucher dans l'herbe.

## Tour de Babel

**E**N revenant à l'hôtel, le soir, il rencontra deux couples qui semblaient beaucoup s'ennuyer. « Voilà, se dit-il, des gens qui ne s'intéressent pas au cinéma et qui ont hâte que ce Festival se termine pour pouvoir enfin passer des vacances tranquilles. » Et il se fit présenter à ces originaux.

Etonnement : il s'agissait de l'acteur portugais Antonio Vilar (que nous avons vu dans *La Reine Morte*), de sa femme, d'un metteur en scène italien au nom compliqué et de la vedette du film qu'il tourne en ce moment à Rome.

Quelle était donc l'explication de leur ennui ? Elle était très subtile. Tout d'abord Antonio Vilar, grande vedette de son pays, qui tourne aussi beaucoup à Madrid et qui fréquente en ce moment les studios romains; ne parle pas italien. Bien entendu, son metteur en scène ne parle ni portugais, ni espagnol. Quant à Maria Canale, l'actrice italienne, elle s'exprime en toutes les langues mais ne comprend jamais rien.

La situation était tendue. Il ne fallut pas moins de toute la diplomatie proverbiale du Minotaure pour déridé un peu la table. Il fit mille compliments à la Maria — ce qui remplit d'aise son metteur en scène — confia à Mme Vilar qu'il avait cherché en vain un éclair d'intelligence dans les yeux de son amie — ce qui le rendit aussitôt sympathique au couple portugais — bref, fit tant et si bien que chacun s'en fut, emportant le meilleur souvenir de cette bonne vieille galanterie française.

## La grande vedette

**M**ALIS la plus entourée des vedettes, ce ne fut ni Colette Richard, au décolleté généreux, ni Elfie Mayerhofer, la jolie Viénnoise, ni la vedette suisse Yva Bella, venue avec sa maman, ni aucune des petites bonnes femmes aux grandes ambitions qui hantaient les cocktails. Ce fut le comte Lorzi, directeur du Festival de Venise, venu là en voisin.

Dès qu'il apparaissait, le comte Lorzi, homme extrêmement affable, était assailli par la meute des journalistes en quête d'une invitation sur la Lagune.

Même les « vedettes », si olympiennes avec leurs admirateurs, trouvaient, quand elles s'adressaient au comte, un sourire des plus prometteurs qui eût fait tourner toute tête moins solide que la sienne.

Mais, avec des grâces d'évêques, le comte Lorzi distribuait de bonnes paroles et des promesses inachevées.

## Le spectacle est dans la rue

**A**PEINE rentré à Paris, le Minotaure a eu envie de se détendre. Car Locarno, si le site est splendide, n'est pas très gay.

Et, nonobstant les seize heures de train qu'il avait dans les pattes, il a tenu à se rendre au Bal du Cinéma, place de la

## Pour un dictionnaire technique

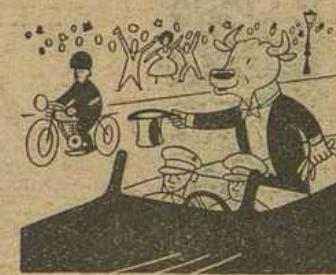


L'ingénieur du son

Concorde. Mais, bien entendu, il est parti — comme toutes les vedettes — du Châtelet.

Arrivé avant l'heure, il a pu se mêler incognito à la foule qui prit Sinoël pour Jean Marais, Jacqueline Pierreux pour Viviane Romance et Louvigny pour Noël-Noël. Comme quoi les absents n'ont pas toujours tort.

Place de la Concorde, il fallut fendre la marée humaine. Le Minotaure se croyait



dans une arène. Le rideau de la foule, c'était la cape du toréador qu'il s'agissait d'enfoncer. Mais la cape se défendait bien. Et, quand on avait réussi à y pratiquer une échancrure, elle se refermait peu à peu, implacablement, menaçant d'étouffer, d'absorber le corps étranger qui s'était introduit en elle.

Le Minotaure fut pris pour Jean Marais — encore ! — le bouillant secrétaire du syndicat des travailleurs du film, Charles Chézeaux, s'entendit appeler Tyrone Power, ce qui le flattta, mais le vexa aussi un peu. Des enfants perdirent leurs parents et les firent réclamer au micro (à moins que ce ne soit le contraire), l'estrade, surchargée, craquait de toutes ses membrures... et tout le monde était radieux. Sauf, toutefois, les pauvres vedettes qui s'étaient dévouées pour la cause du cinéma français et qui crurent ne pas pouvoir sortir vivantes de l'aventure.

Celles qui vinrent : Dalio, Jacqueline Pierreux, Simone Signoret, Claire Maffei, Reggiani, Sinoël, Louvigny, etc., eurent d'autant plus de mérite. Les autres péchèrent par excès de prudence.

Mais ce 14 Juillet cinématographique eut quand même grande allure. Tout le monde, là, parlait la même langue.

## Dans notre prochain numéro :

par **EDWARD DMYTRYK**  
Le réalisateur de "Crossfire":

"Mon métier et moi"

J'AI RETROUVE DANS UN BOUGE DE ZURICH

**VALESKA GERT**  
Vedette de "La Rue sans joie" et de "L'Opéra de Quat'sous"  
par Simone DUBREUILH

et **SIMONE SIGNORET**